



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Vet. Fr. III B. 1884

LES

IAMBES D'AUJOURD'HUI

Paris. — Imp. VALLÉE et C^e, 15, rue Breda

HIPPOLYTE PHILIBERT

LES

IAMBES

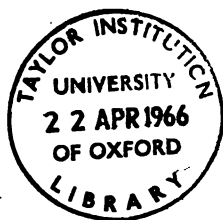
D'AUJOURD'HUI



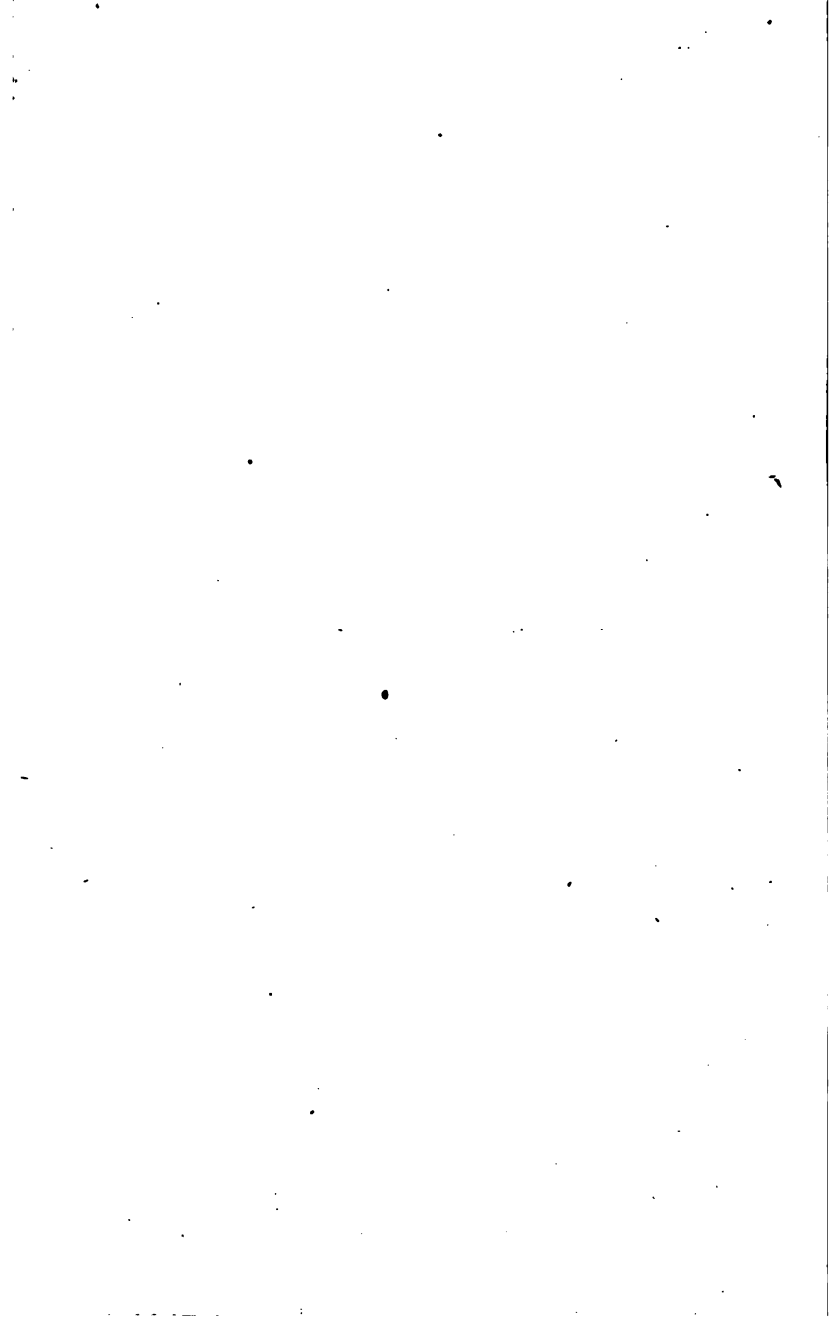
PARIS
POULET-MALASSIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

97, RUE RICHELIEU

—
1862



IAMBES



PRÉFACE

A AUGUSTE BARBIER

I

Je hais le ton cafardeux et la phrase mielleuse

De tous ces chercheurs de succès,

Singeant l'humilité, modestie orgueilleuse

Qui près des sots trouve un accès ;

Je n'aime pas à voir, à la page première

D'un livre éclos nouvellement,

Ces mots fades et vains où l'orgueil en lumière

Brille systématiquement ;

J'aime la brusquerie et la parole franche
De l'homme convaincu, nerveux,
Qui pose bravement ses deux poings sur la hanche
Et dit : Cela sera, je veux !
Voilà pourquoi sans fard je montre mon visage,
Pourquoi, sous mon cœur abrité,
Sans vouloir pressentir un funeste présage,
Je viens chanter la vérité :
Enfant des chauds soleils, tout plein du sang des vignes,
La vie afflue à mes poumons,
Et par un jour d'été, les puissances malignes
Ont mis dans mon cœur des démons ;
Je me sens fort des reins, dans ma poitrine libre
Courent les sèves du printemps,
Mon luth, vierge de honte, avec audace vibre
Aux pleins accords de mes vingt ans !

II

J'ai donc cherché partout, dans mes fureurs précoces,
Hardi comme un jeune soldat,

L'arme lourde à lever sur les bêtes féroces

A qui je viens livrer combat :

J'ai fouillé dans l'acier des grandes panoplies,

D'un bras raidi j'ai soulevé

Les fers étincelants, les lames assouplies,

Le plomb, l'airain et le pavé,

Mais jamais sous mes doigts une arme impitoyable

N'a frémi plus fébrilement

Que celle qu'un beau jour dans sa tête effroyable

Barbier forgea terriblement :

L'lambe, une massue ébauchée à sa taille,

La longue faux à deux tranchants,

Qu'il aiguisa jadis pour livrer sa bataille

Au rythme brutal de ses chants !.

III

Par un de ces jours chauds où les cerveaux en fièvres

Ont de frénétiques transports,

Où la rage est au cœur et la menace aux lèvres,

Où l'on sent tous ses muscles forts,

J'ai scruté, l'œil en feu, les merveilleux musées,
Les panthéons des souverains,
Et parmi les débris des cuirasses usées,
Parmi les sonores airains,
J'ai retrouvé, Barbier, tes armures sanglantes,
Tes lourds brassards tout ciselés,
Tes lanières de cuir dont les mèches sifflantes
Tenaient les hommes muselés,
Et j'ai tendu les bras, saisi par le vertige,
Et j'ai soulevé dans les airs
Ces reliques d'un roi, dont l'étonnant prestige
Me brûlait le sang dans les chairs ;
Et j'ai pris ces lourdeurs, et sur ma rude épaule
J'ai vaillamment posé l'acier,
Et mon rêve effaré, de l'un à l'autre pôle
M'emportait, rapide coursier,
Et je sentais dans l'âme une ardeur plus farouche,
Et dans ce bruit étourdissant,
J'ai sonné dans le ciel, ton clairon sur ma bouche,
Un hallali retentissant !

TAM-TAM



T A M - T A M

1

Magnifiques splendeurs, beaux rêves du génie

De nos grands maîtres inspirés,

Vertigineux accords, flamboyante harmonie,

Chants que l'enfer a soupirés,

Que de fois mon esprit, emporté sur vos ailes,

O géantes sonorités,

A tressailli d'effroi dans les sphères nouvelles

Où volaient vos immensités !

Quel est ce bardi de fer, quelle poésie humaine

N'a pas, à vos éclats vibrants,

Frémi d'ardente fièvre, étonnant phénomène,

Produit par des sons enivrants !

Et dans vos chants d'amour où les âmes bondissent,

Dans vos strophes aux fiers transports,

Idéales Vénus que vos doigts arrondissent

Sur les claviers remplis d'accords,

Qui n'a pas frissonné, quand, du haut de vos rêves,

Surpris par des ardeurs sans freins,

Grands maîtres, vous broyez comme un flot sur les grèves

Les perles d'or de vos écrins,

Et quand, chassant bien loin les douceurs des aurores,

Comme un tonnerre foudroyant,

Vous faites retentir sur les cuivres sonores

Les sons du Tam-tam effrayant !

II

Le Tam-tam ! quel poème énorme d'épouvante !

Prodigieuse gravité !

Vibration de mort comme un glas émouvante,
Sombres cris d'une cavité !
Hurlement infernal d'une gueule de cuivre,
Horrible grimace du son
Qui se tord en criant, ainsi qu'un gosier ivre
Dans un formidable unisson !
Quand ce monstre mugit et que sa voix stridente
Au milieu des chants langoureux
Jette lugubrement sa note discordante,
Tremblez, tremblez, les amoureux !
Car alors le Tam-tam avec ses cris funèbres
Vous enfonce au cœur les remords,
Et comme le hibou qui geint dans les ténèbres,
Il vient rôder autour des morts !
C'est lui qui pour Manrique, au fond des cachots sombres,
Pleure un triste Miséréré :
Tam-tam ! priez pour lui, ses yeux se voilent d'ombres,
Tam-tam !... Comme un trait acéré
Chaque vibration frappant Éléonore
Fait bondir ses seins arrondis,
Et le Tam-tam fatal de sa langue sonore
Chante toujours : De profundis !

Jamais il n'a vibré pour annoncer la joie ;
Déployant son vol, le vautour,
Il ne pousse son cri que pour prendre une proie
Ou dans l'orgie ou dans l'amour !
Spectre sombre et terrible, il ne dresse son crâne
Qu'à l'heure où sonnent les beffrois ;
Comme un juge d'airain, impassible, il condamne
Les peuples vils et tous les rois !

III

Eh bien ! je veux aussi, moi, moi, me faire entendre,
Je veux jeter à tous les vents
Des cris rudes et forts qui puissent se répandre
Comme des échos émouvants.
Et puisque des menteurs de tous côtés surgissent,
Disant que l'art n'est plus divin,
Puisque partout, les soirs, les lèvres se rougissent
Dans l'impudeur et dans le vin,

Puisqu'un peuple blasé raille les belles œuvres,
Heureux pourvu qu'il soit replet,
Je veux tordre mes vers ainsi que des couleuvres
Et lancer des coups de sifflet !
Oui, tant que mes poumons conserveront l'haleine,
Je hurlerai terriblement,
J'aurai des chants de mort que m'inspire la haine
De cet abâtardissement,
Et levant à deux mains de formidables rimes,
Implacable dans mes arrêts,
Je frapperai sans peur les hontes et les crimes,
Les lâchetés, les faux regrets ;
Puis faisant retentir un Tam-tam effroyable,
Je troublerai les vils amours,
Comme un glas effaré, le cuivre impitoyable
Tam-tam ! retentira toujours !

IV

Tremblez ! voici le spectre au milieu de vos fêtes,
Il tend sur vous ses doigts osseux,

Il va flétrir les fleurs qui couronnent vos têtes

Et mettre à nu vos fronts crasseux.

Tam-tam ! cessez les chants des étreintes lascives,

Filles dont l'amour est changeant,

Jetez donc au ruisseau les torsades massives

Que vous tressez pour de l'argent !

Sortez de vos boudoirs, ô déités nocturnes,

Et, loin des parfums du sérail,

Relevez votre cœur et vos fronts taciturnes

Dans les ardeurs d'un pur travail !

Réveille-toi... Tam-tam !... ô jeunesse indolente

Qui ne croiras bientôt à rien,

Et qui déjà prétends, dans ta clameur dolente,

Qu'on ne peut plus faire le bien !

Debout ! Il est encore une mission sainte,

Et si vos veines ont du sang,

Abrutis de plaisirs, de fumée et d'absinthe,

Dans l'avenir vous prendrez rang !

Ne raillez plus, disant les amours éphémères,

Silence, incrédules enfants ;

Insulteriez-vous donc le ventre de vos mères ?

Tam-tam !... oh ! je vous le défends !

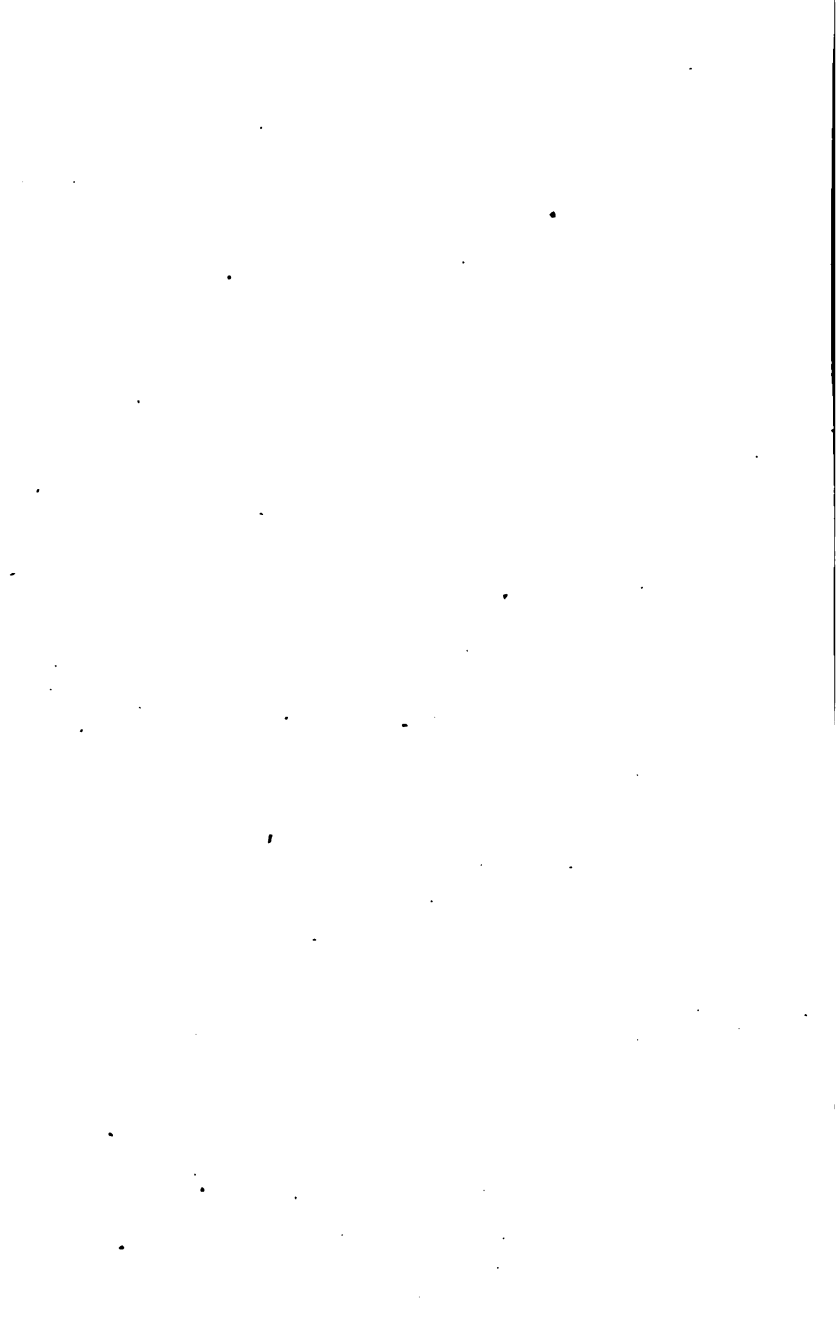
Et vous, prêtres de Dieu, ne vendez plus l'eau sainte,
L'homme est égal devant l'autel ;
Je ne veux pas que l'or ouvre à lui seul l'enceinte
Où doit prier chaque mortel ;
Ne maudissez donc plus les cadavres des morgues,
Car pour tous le ciel s'ouvrira,
Où, se mêlant alors aux hymnes de vos orgues,
Mon grand Tam-tam retentira !

V

C'est ainsi qu'au milieu de douces harmonies,
Je veux mêler ma sombre voix,
Je veux plaider bien haut pour les vertus honnies,
Pour l'amour pur auquel je crois.
Oh ! si j'étais certain qu'en déchirant l'écorce
L'arbre vieilli reverdirait,
Mon ongle ensanglanté raclerait avec force
Ce siècle qu'il rajeunirait ;

Et si j'avais l'espoir qu'une mine farouche
Pût dompter sa brutalité,
J'aurais toujours pour lui des mots durs à la bouche,
Ainsi que la fatalité !
Alors, je bannirais mes rêves d'ambroisie,
Adieux, ivresses des soleils,
Rayons ambrés, parfums, baisers de poésie,
Brises folles, écrins vermeils,
Je dompterais mon cœur sous d'intimes défaites,
J'aurais d'implacables arrêts,
Mon doigt irait tracer dans les plus belles fêtes,
Ces mots : Mané, Thécel, Pharès !
Et je me dresserais, menaçant, inflexible,
Et toujours frémissant d'horreur,
Mon Tam-tam effrayant de sa gueule irascible
Jetterait partout la terreur !

PARIS-JONGLEUR



PARIS-JONGLEUR

I

En plein soleil j'ai vu, sur un beau champ de foire,

Un paillasse bariolé,

A la voix rauque, au ton pompeux, déclamatoire,

Aussi faux qu'un grelot fêlé ;

Colosse musculeux dont est brisé le moule,

Fièrement drapé d'oripeaux,

Gigantesque pantin, amuseur de la foule,

Le seul grand roi des grands tréteaux !

Son grand orchestre appelle avec d'aigres fanfares
Tous les badauds des alentours,
Et le pitre bavard, lançant des mots bizarres,
Annonce en riant ses beaux tours.
La foule émerveillée alors hurle de joie,
Mais lui, l'impassible pantin,
Secoue en grimaçant ses vieux haillons de soie,
Manteau de boue et de satin !
Puis, clignant son œil roux, pour faire sa recette,
Il se transforme en indigent,
Et dans ses doigts crasseux il étreint la cassette
Où l'idiot met son argent !

II

Ce hardi baladin, ce faiseur de grimaces
Qui sait, en rampant, l'éhonté,

Faire un sillon d'argent, comme font les limaces

Sur l'or fin des sables d'été,

C'est Paris, le Scapin aux mille fourberies,

Le Mascarille-Triboulet,

Qui cache sous sa bosse et ruse et tromperies,

Et fait du maître son valet !

C'est lui, le charlatan, le marchand de poupées,

Dont le ventre est rempli de son,

Lui qui vend à prix d'or des guenilles râpées

Et qui trafique du poison ;

C'est Paris, le colosse à l'épaule robuste,

L'Hercule titré du foirail,

Qui pour deux ronds de cuivre étale son gros buste,

Ainsi qu'an marché le bétail.

Son théâtre de roi, fait de pierre et de planches,

Se remplit au gré du hâbleur ;

Alors, plus de bouffon ; bien posé sur ses hanches,

Commence Paris-le-Jongleur !

III

Voyez, il a jeté la rayonnante loque

Dont se parait sa vanité ;

Le voilà tel qu'il est : ses membres qu'il disloque

Craquent en pleine nudité !

Il est fort ! il est beau ! c'est un splendide torse,

De gros muscles tout bosselé,

Ses jarrets sont nerveux, ses bras gonflés de force ;

Son front, le soleil l'a brûlé !

Et les poids les plus lourds, qu'il se torde ou se cambre,

Ne sauraient le faire incliner,

Comme ces chênes durs que les vents de décembre

Voudraient en vain déraciner ;

Il jongle, regardez, avec du fer, des pierres,

Avec du bronze, avec du plomb,

Prenant comme hochets ces forces meurtrières ;

Lè géant garde son aplomb ;

Toujours un souffle égal soulève sa poitrine,
Rien n'atteste le moindre effort,
Il jongle sans pâlir et sans courber l'échine,
Il jonglerait avec la mort !

IV

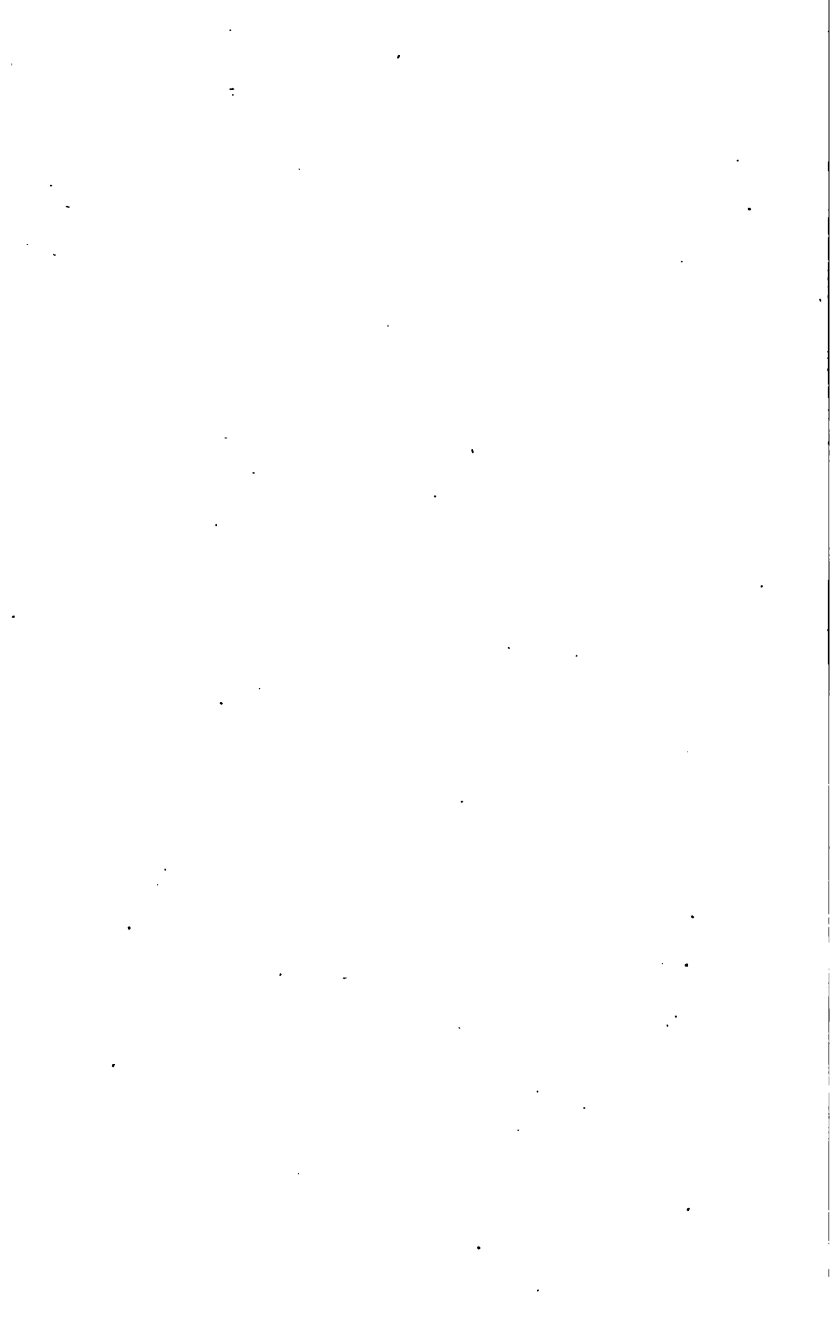
Oh ! quand tu m'apparais, rayonnant et splendide,
Dans tes gigantesques travaux,
Quand tes bras créateurs font palpiter le vide
En lançant des mondes nouveaux,
Magnifique jongleur, alors, Paris, je t'aime,
Et sur ton front de souverain
J'aime à voir scintiller ton riche diadème,
Tout fait de pierres et d'airain !
Et puis, lion poilu, lorsque rongant les grilles
Où t'enfermait l'arrêt de mort,

Tu t'en vas fièrement rugir sur les Bastilles
Et montrer ta gueule qui mord ;
Peuple, quand te ruant hors de tes sombres bouges,
Contre une injuste royauté,
Tu jongles sans pâlir avec les boulets rouges
Pour le pain et ta liberté ;
Lorsqu'à tes frères morts tu dresses des colonnes,
Et que plus libre tu bondis
Sur le pavé boueux tout jonché de couronnes,
Paris-Jongleur, je t'applaudis !

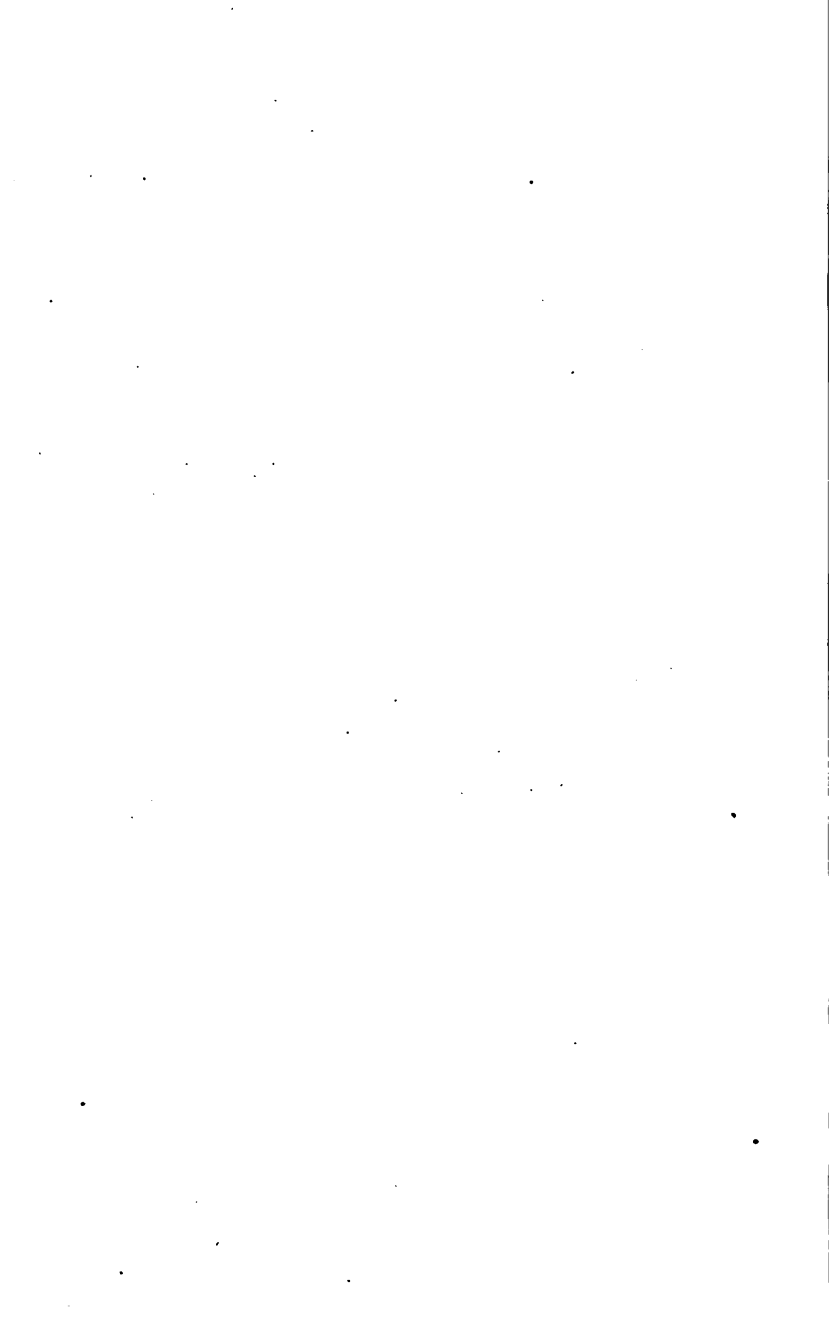
V

Mais quand plein d'impudence, au front de la morale .
Tu viens cracher avec orgueil ;
Quand, le doute glissant sur ta lèvre infernale,
Tu ris des larmes et du deuil ;

Quand tu te fais marchand, le soir, au coin des bornes,
Étalant, ignoble vendeur,
Des mannequins de chairs roulant de grands yeux mornes
Gonflés d'audace et d'impudeur,
Poitrinaires d'amour dont l'orgie et le vice
Rongent chaque nuit les poumons,
Et qui s'en vont, levant leurs jupes sur la cuisse,
Vendre leurs charmes de démons;
Lorsque je vois partout prostituer la scène,
Que les grands hommes sont vaincus,
Et qu'on nous rend la farce et la chanson obscène
Pour amasser quelques écus,
Alors, Paris, je hais ta liberté cynique
Et tes sourires d'enjôleur ;
En vain tu fais briller ta soyeuse tunique,
Je te siffle, Paris-Jongleur !



L'ÉGOUT



L'ÉGOUT

I

L'Égout, c'est un creux noir, un réceptacle étrange

Où vont s'engouffrer confondus

Les sordides débris et les ruisseaux de fange

Que l'homme encore a corrompus ;

C'est un immense tube, à la gueule béante

Ayant toujours soif, le buveur,

Frissonnant de gaité, quand sa lèvre géante

Peut boire une ignoble saveur.

C'est un serpent visqueux qui déroule sous terre

Les longs contours de ses anneaux ;

C'est la cuve où bouillonne un ferment délétère

Ayant des pierres pour tonneaux.

L'égout, grand omnivore, effrayante sentine,

Sombre morgue du maigre chien

Flot bourbeux et sans nom, puanteur intestine,

Tombeau de ce qui n'est plus rien !

I

La fable n'a jamais, dans ses rêves antiques,

Inventé de monstre pareil :

L'égout, Titan, Chimère aux membres fantastiques,

Ouvrant ses gueules au soleil,

Repliant sous le sol les vertèbres immenses

D'un corps fièrement assoupli,

Et demandant à boire, et saisi de démençes
Ne pouvant jamais être rempli ;
Se tordant oppressé sous les pierres massives
Qu'on amoncelle sur son dos,
Et buvant, et buvant, et, rigueurs excessives,
Ne trouvant jamais le repos ;
Et dans les flancs moisissus de ce géant livide
Aux sinistres ébattements
Coule un sang noir, épais, dont son cœur est avide
Pour redoubler ses battements ;
Puis faisant serpenter, pour gorger sa poitrine,
Mille vaisseaux artériels,
Il dévore partout, sous l'ardeur qui le mine,
Les résidus matériels ;
Il avale, il avale, il engloutit sous terre,
Des corps pourris, d'infectes eaux,
Il faut pour apaiser ce long ver solitaire
Des cadavres et des ruisseaux !

III

Eh bien ! je le connais, moi, ce monstre difforme,
Cet avaleur d'impuretés,
Qui, vautre dans la boue, ouvre sa gueule énorme
Prête à broyer des duretés :
Cet infernal égout dont le courant rapide
Entraîne dans ses tourbillons
Tout ce qui vit et meurt, le fort et le stupide,
Les franges d'or et les haillons,
C'est Paris, le boueux, le dévoreur farouche
Engloutissant tout à l'envi,
Ayant à chaque instant de la bave à la bouche
Comme un glouton inassouvi.
Oh ! le hideux égout, que cette capitale
Où se déversent tant de flots,

Tant de vice honteux que le cynisme étale,

Tant de rires, tant de sanglots !

Dans ce cloaque laid, comme une horrible houle

Toujours, toujours l'onde mugit;

C'est l'amoncellement immense d'une foule

Qui se dévore et qui rugit.

Parfois, dans ce torrent où la matière humaine

Disparaît au gouffre sans fond,

Un tourbillon plus lent, de ça, de là, ramène

Les mêmes hommes dans un rond,

Ils tournent quelque temps, flottant à la surface

De cet infernal entonnoir,

Et puis, sous un crachats, l'eau grossissante efface

Ceux qui voguaient sur le flot noir !

Comme en tous les égouts dans celui-ci s'agite

Un peuple affamé de rongeurs,

Cherchant dans cette mare un vilain trou pour gîte,

Pour manger se faisant plongeurs,

Plongeurs aux corps velus, à l'échine élastique,

Qui pêchent dans ce vil torrent

Toute corruption ou grasse ou rachitique

Que leur apporte le courant.

Oh ! qui pourra jamais opposer une digue

A cet affreux débordement

De ruisseaux empestés que ce Paris prodigue

Et qu'il reboit avidement !

Mais non, le monstre a soif, et quand sa gorge est sèche,

Quand la fièvre brûle son flanc,

Vite, vite, épuisé, le peuple se dépêche

De faire ruisseler du sang.

Sous l'échafaud dressé, cette source au flot rouge,

L'égout va se désaltérer,

Il s'enivre, il s'enivre, impassible en son bouge,

Car rien ne saurait l'atterrer :

Pour fêter son ivresse, il invite l'émeute

Avec ses canons, ses pavés,

Avec les hurlements de cette ignoble meute

Forçats, voleurs, grands réprouvés !

Et dans ce bruit d'enfer, chaque tête qu'on coupe

Porte un flot de plus à l'égout,

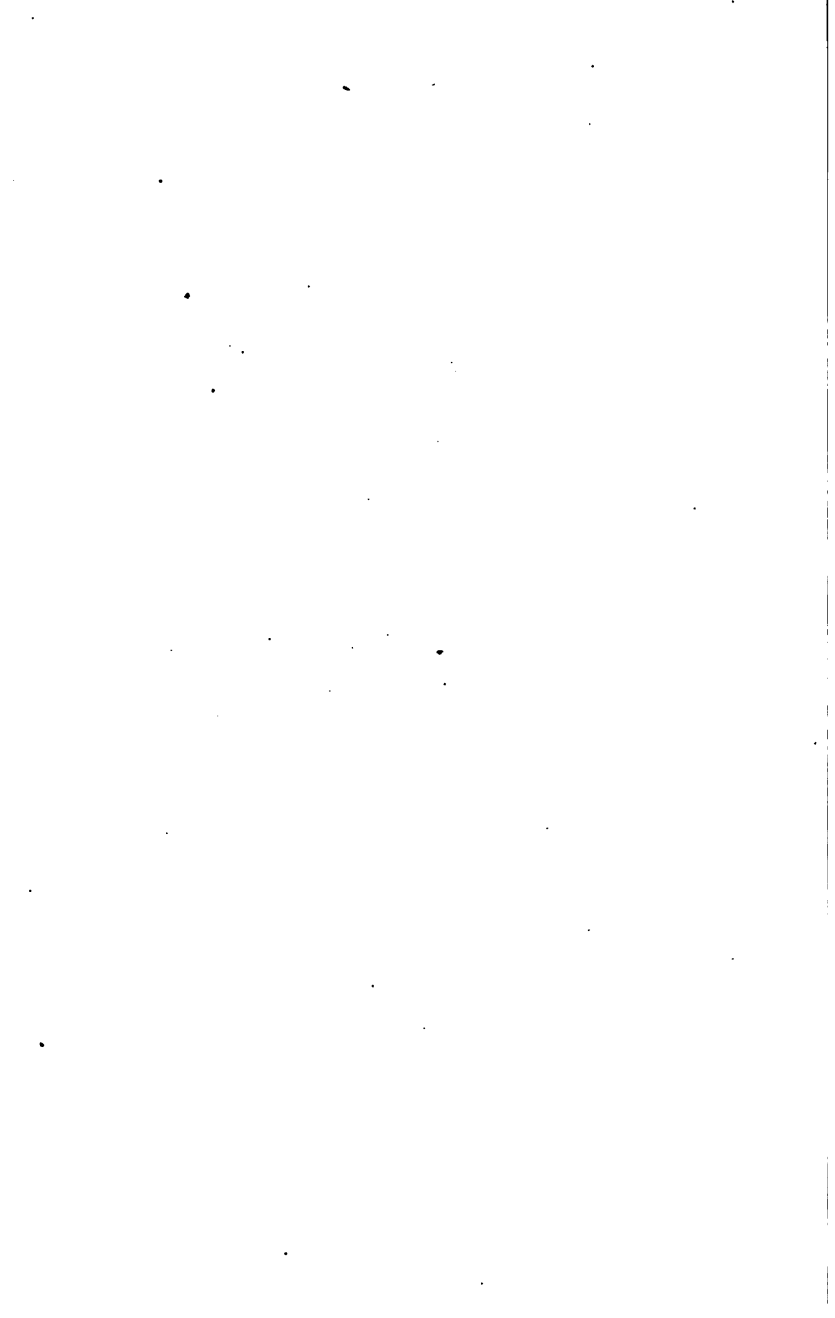
Et lui, gosier tendu, vide sa large coupe

Sans nul frisson et sans dégoût !

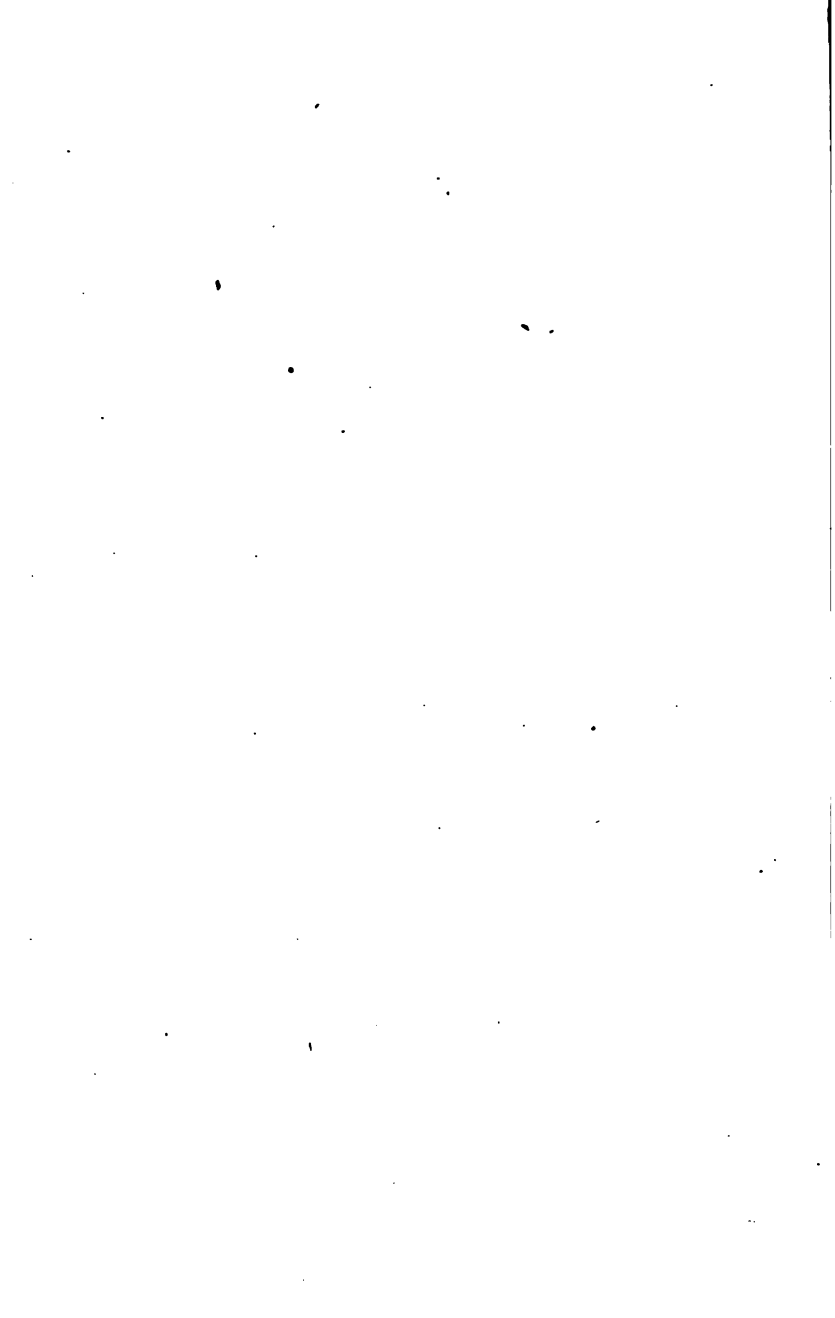
Et puis, le lendemain, le balayeur des rues

L'œil froid, s'inquiétant fort peu

De la cause qui fait que les eaux sont accrues,
Poursuivant un sinistre jeu,
Rejette dans l'égout un débris de couronne,
Les restes lacérés d'un frein,
Puis alors il reprend son travail monotone
Avec son long balai de crin !



VERSEZ!



VERSEZ!

I

Holà ! cabaretiers, éventrez les futailles,

Rincez les verres et les brocs,

Car bientôt vont venir des gens de grandes tailles,

Aux gosiers secs comme des rocs !

Il faut des vins ardents à ces fortes poitrines,

Versez du soleil à pleins flots,

Qu'à ces âcres parfums s'enivrent leurs narines;

Faites flamber de grands brûlots !

C'est l'heure où l'ouvrier a fini sa journée :

Délivré des puissants efforts,

Il redresse en chantant sa taille contournée

Et fait craquer ses muscles forts.

Qu'il aille maintenant renouveler ses forces ;

Il ne saurait lutter en vain,

L'eau du ciel est utile aux plus rudes écorces,

A l'ouvrier il faut le vin !

Holà ! cabaretiers, illuminez vos bouges,

Versez de brûlantes saveurs,

Les travailleurs ont soif, versez donc des vins rouges

A ces gigantesques buveurs !

II .

Salut à l'ouvrier, à ce géant colosse

Qui tout le jour courbe les reins

Pour porter sur son dos une effrayante bosse

De plombs, de pierres et d'airains !

Salut, nerveuses mains dont les élans robustes

Font tourbillonner le marteau !

Salut, nouveaux Césars aux titanesques bustes

Dont une blouse est le manteau !

Viens t'asseoir sur un banc, c'est un trône de chêne

Que la forêt sculpta pour toi !

Viens reposer ton corps et le poids de ta chaîne,

Forçat, tu te relèves roi !

III

J'aime parfois, la nuit, à courir les tavernes,

A m'enivrer des beaux refrains,

J'aime à voir attablé dans ces rouges cavernes

Le peuple oubliant ses chagrins!

O spectacle splendide et qui fait bondir l'âme

Que cette immense égalité,

Que ces hommes velus qu'un même amour enflamme,

Qui narguent la fatalité !

Et les verres remplis se choquent et se vident,

Les mains franches serrent les mains,

Les visages hâlés, oublieux, se dérident,

Insoucieux des lendemains.

J'aime ces bras noircis sortant des blouses blanches.

Oh ! ne les raillez pas, faquins !

Savez-vous que sous terre, un beau jour, quatre planches

Vous font égaux de ces coquins ?

Si vous voulez savoir ce qui bat sous ces blouses,

Vous, les raffinés élégants,

Qui courez, à cheval, au bois, sur les pelouses,

Les doigts empaquetés de gants,

Qui ruinez vos cœurs pour de viles coquettes,

Écoutez, un quart d'heure au moins,

Un récit dont mes yeux, chez les gens en casquettes,

Un soir, ont été les témoins.

IV

Il faisait froid dehors. L'eau du ciel tombait drue;
Glissants étaient tous les sentiers,
L'on voyait se presser à chaque coin de rue
Le peuple venant des chantiers.
La nuit sur la cité planait, oiseau lugubre,
Puis hurlaient des vents nasillards,
Et l'hiver agrafait de son doigt insalubre
Son épais manteau de brouillards.
Les flèches et les tours, ces splendides aigrettes,
Disparaissaient dans le ciel noir;
C'était l'heure où Paris se met au front des crêtes
D'un rouge vif qui le font voir.
Flamboyants comme braise, au travers de leurs vitres,
Les cabarets chantaient gaîment,
Et partout circulait la joie avec les litres;
C'était un grand enivrement!

Dans un de ces réduits que bien souvent je lorgne,
Sûr d'y trouver de nobles cœurs,
Et que les élégants appellent un trou borgne,
Au milieu de bachiques chœurs
J'étais entré. Le vin pétillait dans les verres ;
C'était un parfum pénétrant,
Ses clartés égayaient des visages sévères !
O tableau digne de Rembrandt !
Un poêle ouvrait sa gueule ; à la muraille jaune
Il accoudait son long bras noir,
L'œil en feu, regardant avec l'amour d'un faune
Ses bons amis de chaque soir ;
Un matou ronronnait dans ses fourrures grises,
Des lampes tombaient du plafond,
Les nuages de pipe en montant jusqu'aux frises
Les transformaient en ciel sans fond ;
Et dans ce chaud milieu de lueurs, de fumée,
Où la liqueur étincelait,
Topaze éblouissante aux soleils allumée,
Le peuple heureux s'amoncelait,
Le peuple avec l'ivresse et la chanson joyeuse,
Avec sa bruyante gaité,

Oublieux des douleurs, âme capricieuse,

Pourvu qu'il ait la liberté!

Ils étaient là, pressés, les coudes sur les tables,

Dans le plus bizarre attirail,

Vêtements déchirés, blessures respectables,

Saintes blessures du travail!

Ils riaient, ils chantaient le doux présent des treilles,

On s'enivrait à leurs chansons.

Les verres se choquaient, on vidait les bouteilles,

Partout couraient les échantons.

Tout à coup il se fit le plus profond silence.

Le joyeux refrain s'éteignit,

Et sur chaque figure, un air de bienveillance

Comme un rayon se dépeignit.

Un pauvre enfant malingre, à la taille chétive,

Venait d'entrer au cabaret,

Trainant une marmotte à la marche rétive.

Tous les yeux étaient en arrêt.

C'était un des ces fils des hautes Alpes blanches,

Arrivé de ces froids climats

Où le pauvre transi cherche les vieilles branches,

Pour se chauffer par les frimas.

Il croyait qu'à Paris, en tendant la sébile
Avec ses petits doigts tremblants,
Il porterait du pain à sa mère débile,
A son grand-père en cheveux blancs.
Il avait acheté pour vingt sous, à la foire,
Un gros harmonica fêlé,
Où des touches en os, à la place d'ivoire,
Tapaient sur un vieux bois pelé.
Il jouait là-dessus un air de sa montagne,
Écho des plaintes du grand vent,
Et la marmotte alors, sa fidèle compagne,
Dansait en arrière, en avant;
Le Savoyard mouillé, sous sa veste de toile,
Tremblait aux baisers de l'hiver,
Et même à son genou se voyait une étoile :
Le drap moisi s'était ouvert !
Les ouvriers émus savouraient, bouches closes,
Ces airs tremblotants et naïfs,
Sauvages fleurs des monts, dans les rochers écloses,
Aux murmures sombres des ifs !
L'instrument était faux et les sons étaient aigres,
Mais en se voyant écouté,

L'enfant faisant voler ses petits doigts tout maigres,

Tirait un son plus velouté,

Et la marmotte noire, un moment éveillée,

Avec nonchalance dansait,

Et notre Savoyard, la face émerveillée,

Avec elle se balançait.

Ces têtes d'ouvriers que l'on appelle gueuses

Faisaient signe que c'était bien,

Et tous applaudissaient avec leurs mains rugueuses

La bête et le musicien.

Voilà que notre enfant au milieu de sa danse

Posa le pied sur le chat gris;

Le matou fit gros dos et dans la discordance

Entremêla ses aigres cris.

Tous aussitôt de rire et puis tous de se taire.

Le Savoyard avait fini,

La marmotte avait mis les deux pattes à terre,

L'enfant tendait son bras bruni.

Alors je les ai vus, ces serviteurs des riches,

Ces travailleurs si marchandés,

Qui se brisent le corps pour des maîtres très-chiches,

Qui pour du pain sont commandés,

Oui, tous, je les ai vus, déités colossales,
S'apitoyer sur un enfant,
Et tirer de leur poche avec leurs doigts tout sales,
Pour le Savoyard triomphant,
Un sou, morceau de pain qui fait encore vivre,
Un sou tiré d'un pur trésor ;
Un sou, sueur du front ; un sou, morceau de cuivre
Qui dans ces mains vaut bien de l'or !

V

Incroyable rigueur ! dans les cafés illustres,
On repousse le mendiant,
Parce qu'on n'aime pas, à la clarté des lustres,
Le malheureux psalmodiant ;
Alors, comme il n'a pas de meilleures ressources,
Comme il insisterait en vain,

Il va faire en chantant s'ouvrir les pauvres bourses,

Il court chez les marchands de vin.

O vous tous qui lisez cette naïve histoire,

Épargnez les propos railleurs,

Dites-moi s'ils n'ont pas acquis le droit de boire,

Ces charitables travailleurs ?

Ne les traitez donc plus de goujats et d'ivrognes,

Ils ne l'ont guère mérité,

Et si parfois le vin illumine les trognes,

Pardonnons-leur par charité !

O fils de Chanaan, n'insultons pas l'ivresse,

N'attachons pas un écriteau

Au dos de l'ouvrier qu'un vin mit en liesse,

Cachons Noé sous le manteau !

V

Holà, cabaretiers, éventrez les futailles,

Rincez les verres et les brocs,

Car bientôt vont venir des gens de grandes tailles .

Aux gosiers secs comme des rocs !

Il faut des vins ardents à ces fortes poitrines,

Versez du soleil à pleins flots,

Qu'à ces âcres parfums s'enivrent leurs narines,

Faites flamber de grands brûlots !

Ce sont les ouvriers ; illuminez vos bouges,

Versez de brûlantes saveurs,

Les travailleurs ont soif, versez donc des vins rouges

A ces gigantesques buveurs !

HOMMES ET JOUJOUX

RÊVE FANTASTIQUE



HOMMES ET JOUJOUX

RÊVE FANTASTIQUE

I

C'était le premier jour de la nouvelle année,
Jour de deuil pour celui qui veut se souvenir,
Car rien n'est triste au cœur comme une fleur fanée
Qu'on a vue en ses mains se sécher et jaunir;
Jour de joie à qui rêve encore d'espérance,
Et qui prenant la fleur mourante sur le sol,
Croit encore aux rayons, aux parfums, et qui pense
Que de nouveau l'abeille y suspendra son vol !

J'avais vu ce jour-là les figures rieuses
De tous les beaux enfants empourprés de désir;
Ils allaient et venaient, et leurs bandes joyeuses
Vous laissaient en courant un parfum de plaisir.
Oh ! le beau jour de l'an ! Têtes brunes et blondes,
Garçons au front hardi, fillettes à l'œil doux,
Se prenaient par la main et leurs bruyantes rondes
Admiraient en dansant mille et mill joujoux.

Et pourtant, à l'écart, sous une froide allée,
Se tenait un enfant au visage amaigri,
Face blême déjà, par la douleur hâlée ;
Son œil lançait partout comme un regard aigri :
Il était là, glacé, les deux pieds dans la fange,
Son front nu frissonnait sous la bise d'hiver ;
Les beaux enfants passaient, et lui, fantôme étrange,
Enviant leur beau ciel, maudissait son enfer !

O contraste émouvant que l'affreuse misère,
Qui frotte aux habits d'or ses haillons de malheur,

Qui pleure quand on rit, et dont la plainte amère
Se perd, bruit sans écho, dans des chants de bonheur !
Le pauvre enfant suivait cette foule riante,
Et voyant les cadeaux que portait chaque main,
Peut-être il se disait, d'une voix larmoyante :
Oh ! pour tant de joujoux que j'aurais eû de pain !

II

Aimez-vous quelquefois, les pieds au coin de l'âtre,
A vous trouver tout seul, attisant votre feu ;
Et puis, quand le foyer s'éteint, se voile un peu,
Aimez-vous à bercer l'esprit rêveur, folâtre,
Dans ce tableau charmant, vaporeux et bleuâtre,
Formant sur les tisons un fantastique jeu ?

Ils sont beaux, n'est-ce pas, sur leurs fragiles ailes,
Les lutins voltigeant parmi des franges d'or,
Qui chantonnent au bruit des éclats d'étincelles,
Et qui prenant leur vol vers des sphères nouvelles
Emportent votre esprit, et d'un commun accord
Le font tourbillonner dans un magique essor ?

Mais souvent j'aime mieux ces vertiges bien sombres
Où m'entraîne le rêve auprès de mon foyer,
Lorsque d'étranges voix se mettent à crier,
Et que l'on croit entendre, à travers des décombres,
Siffler un vent d'orage, et que de grandes ombres
S'allongent près de moi, comme pour m'effrayer.

Je vois passer alors de curieux fantômes,
Chacun hurle ou ricane, en me tendant la main,
Ou bien, dansant en rond, vertigineux essaim,
Je vois tourner partout des goules et des gnomes,
Et parfois tous ces corps prenant des formes d'hommes
Me disent l'avenir, secret du lendemain !

C'est là, riche poète, ô nature féconde,
Hoffmann, que tu créas tes beaux Contes du soir :
Près du feu, j'en suis sûr, tu découvris ce monde
Qui fait pâlir de peur celui qui veut le voir,
Quand, donuant le signal d'une infernale ronde,
Ton livre à la lumière étale son fond noir !

C'est donc sous le manteau brun de la cheminée
Que parfois je me plais à chercher l'inconnu ;
Eh bien ! c'était le soir de la nouvelle année
Dont je parlais plus haut ; mon âme était peinée
En songeant au chagrin de l'enfant au front nu,
Je rêvais près du feu. Voici ce que j'ai vu.

III

Mon regard se fixait sur les petites flammes
Qui sautillaient gaîment aux pointes des tisons,

Comme flottent au soir ces rouges oriflammes
Qu'on nomme feux-follets, et qui tous sont des âmes
Cherchant loin des tombeaux de nouveaux horizons.

Puis ces rubans de feu tout à coup s'allongèrent,
Et je ne sais quel vent ravivant ces éclairs,
Fit que plus radieux tous ensemble ils brillèrent,
Et que, prenant des corps, à mes yeux ils montrèrent
Des êtres animés qui volaient dans les airs !

Combien je fus surpris, en croyant reconnaître
Les beaux enfants rieurs, les filles à l'œil doux,
Qu'au matin j'avais vu passer sous ma fenêtre,
Et que mon cauchemar faisait ainsi renaître,
Avec leurs cris, leurs chants et leurs mille joujoux !

Et puis ils grandissaient, ils grandissaient encore;
Ce n'étaient déjà plus de timides enfants,
Mais des hommes formés ; bien loin était l'aurore,

C'était un chaud soleil dont le rayon dévore,
Qui dardait tous ses feux sur leurs fronts triomphants !

Et je les voyais tous sur ma plaque rougie
Aller, venir, courir, passer comme des fous ;
C'était comme le bruit d'une infernale orgie,
Chacun se disputait et s'arrachait la vie,
Mais toujours dans leurs doigts je voyais des joujoux.

IV

C'était un tableau fantastique :
Ceux-ci, penchés sur un papier,
Se disant nés pour la critique,
S'amusaient à tout décrier ;
Ils avaient pour joujoux de l'encre,

Une plume qui griffonnait,
Et quand la liqueur bouillonnait,
Dans un crachat noir comme un chancre
Ils délayaient avec transport
Un poison qui donnait la mort !

Ceux-là, guerriers de hautes tailles,
Avaient pour joujoux des canons,
Ils se plaisaient dans les batailles,
Écrasant sous leurs durs talons
Les crânes d'hommes, leurs semblables,
Dont les prières lamentables
Imploraient en vain la pitié :
Ils passaient les guerriers farouches,
Et pour mieux bâillonner les bouches,
Ils les broyaient avec le pié !

Oh ! mon vertige était étrange !
Car près de moi chantaient encor
Ces fillettes dont le front d'ange

Se couronnait de cheveux d'or ;
Mais déjà toutes étaient femmes,
Je lisais au fond de `ces âmes
Que l'impudeur allait ronger,
Et pour joujoux, ces fiancées
Prenaient, pour voiler leurs pensées,
Les blanches fleurs de l'oranger !

Et puis, parmi toutes ces ombres,
Je cherchai l'enfant aux yeux sombres :
Je le vis blanc comme un linceul,
Mais, hélas ! il n'était plus seul !
Derrière lui venaient sans cesse
Se grouper d'autres malheureux,
Maigres et pâles de détresse,
La misère était leur maîtresse,
Et les baisers de la traîtresse
Les avaient tous rendus hideux !

Et pourtant remplis de courage
Eux aussi toujours travaillaient,
Mais d'autres avec leur ouvrage
Étaient heureux et les raillaient.
On leur donnait pour les distraire
De beaux et séduisants joujoux :
Des socs pour éventrer la terre,
Des marteaux pour tailler la pierre,
Et le maître d'une voix fière
Disait : Allez, distrayez-vous !

V

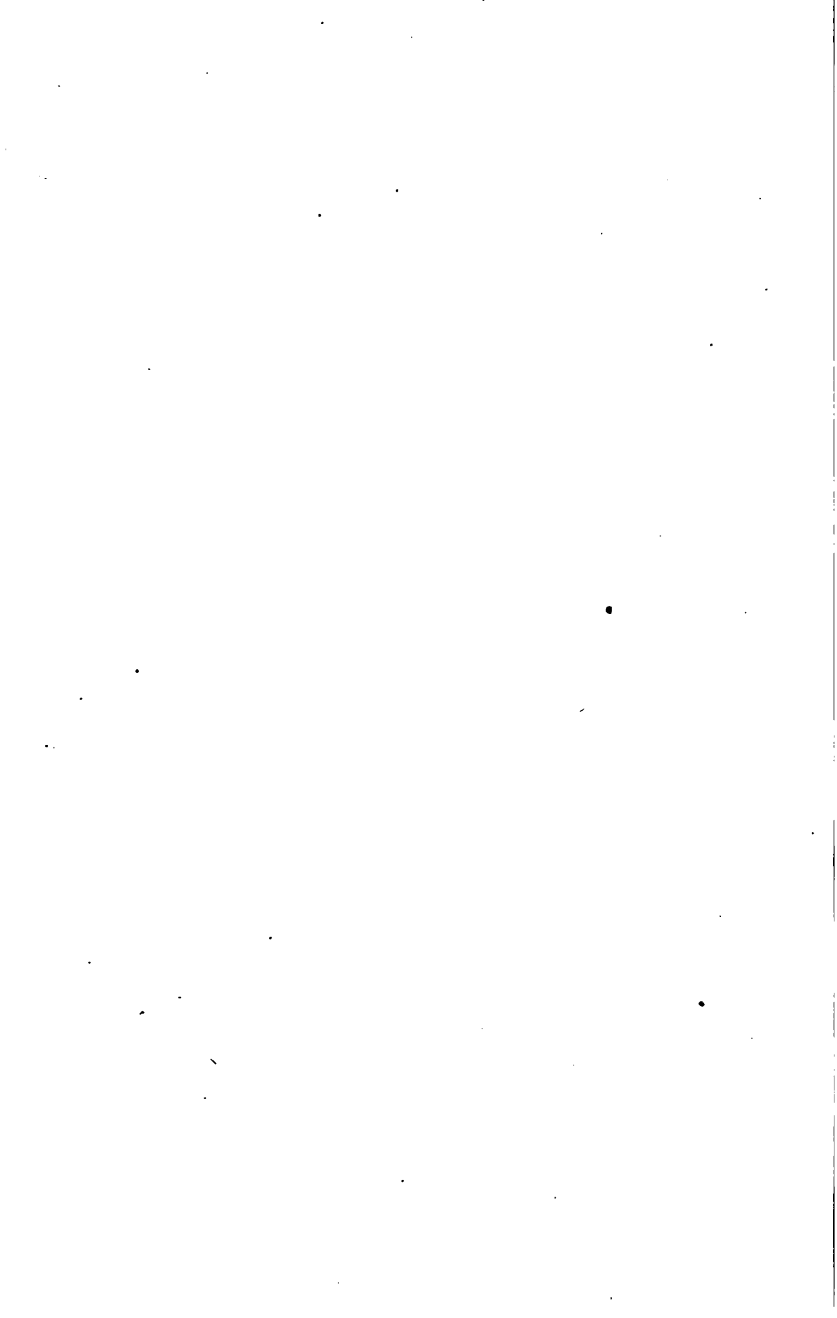
Un frisson tout à coup fit envoler le songe.
Mon feu s'était éteint. Le silence des nuits

Avait chassé bien loin et fantômes et bruits.

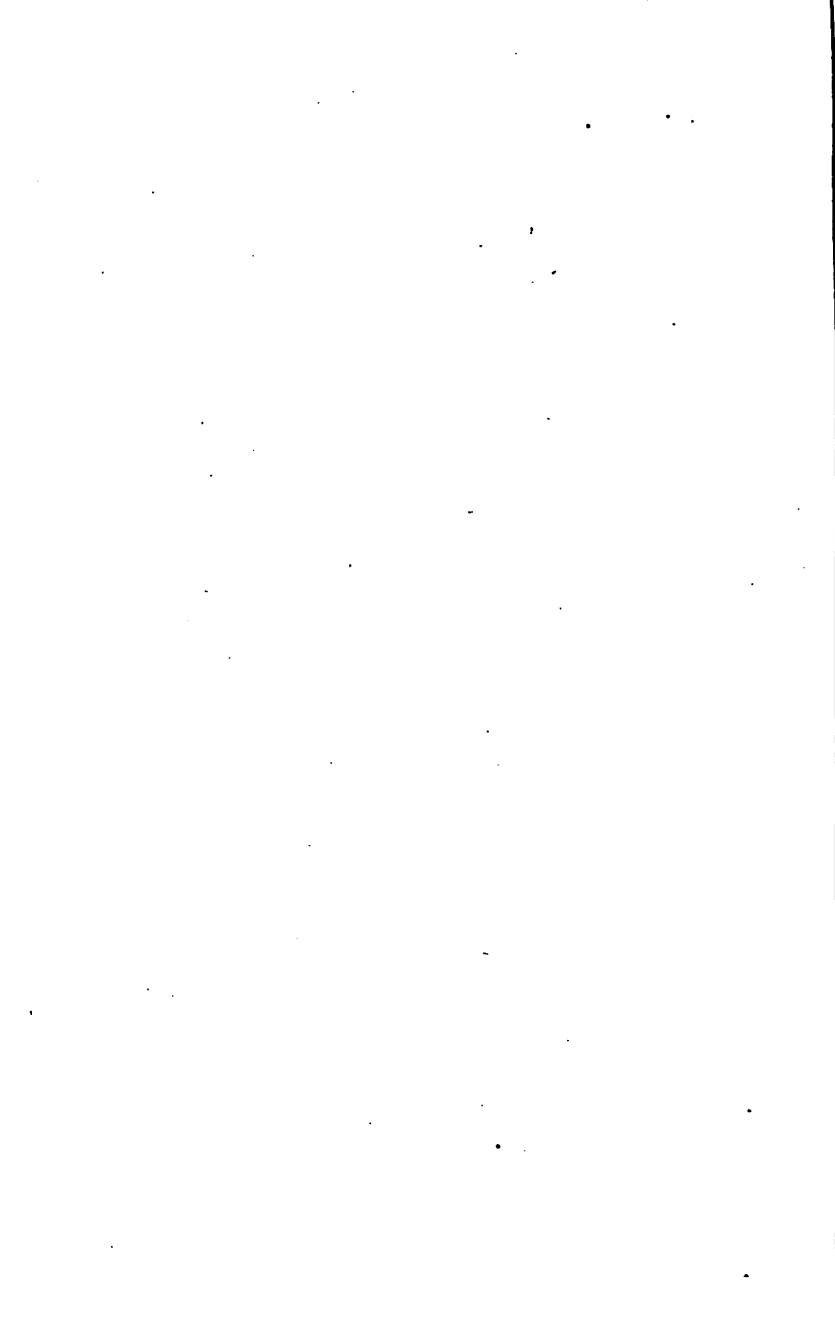
Mon rêve était-il vrai? N'était-ce qu'un mensonge?

Qui sait?... Mais je maudis, le cœur plein de courroux

Les cruels, les tyrans, et leurs tristes joujoux !



LA CHAIR



LA CHAIR

A THÉODORE BARRIÈRE

I

Oh ! les durs aiguillons ! oh ! les morsures vives !

Que tous ces désirs effrénés,

Passions de la chair, énormes, corrosives,

Où le cœur et l'âme engrénés,

Broyés, anéantis, étouffent en silence

Leurs beaux et sublimes élans,

Pour laisser s'élever des cris de pestilence,

Des cris de chair, des cris sanglants !

Et pas un n'est exempt de ces besoins farouches,
Nul ne peut les répudier,
Car tous les hommes ont des ventres et des bouches
Qu'il faut toujours rassasier !
Aussi, l'on voit partout, par bandes affairées,
Tous les voyous et tous les rois,
Hurler, courir, bondir, en brutes effarées,
Et saisis d'immenses effrois,
Sous les désirs charnels, ces grands bergers fantômes
Qui s'en vont par tous les chemins,
Cingler à coups de fouets, à travers les atomes,
Le dos des vils troupeaux humains !
Quels chenils ont vomi ces chiens aux dents crochues,
Ces appétits inassouvis,
Qui nous mordent au cœur de leurs gueules fourchues,
Et qui nous tiennent asservis ?
Quel reptile a craché cette liqueur putride,
Ce chaud poison, couleur de feu,
Qui dans nos veines court et dont l'ardeur torride
Dévore à toute heure, en tout lieu ?
Oh ! le sang, quel venin ! Oh ! les hideuses fièvres !
Que ses transports sont odieux,

Car il nous faut toujours de la chair sur les lèvres
Et de la chair devant les yeux !

II

Qu'avait-elle donc fait, mon Dieu, l'âme immortelle,
Pour mériter cette prison ?
Pourquoi dans cette boue aujourd'hui s'endort-elle ?
Pourquoi borner son horizon ?
Avait-elle tenté, là-haut, dans d'autres sphères,
Quelques projets audacieux,
Pour lui créer ainsi d'impures atmosphères,
Loin des rayons et loin des cieux ?
Mais alors Dieu fonda l'équilibre des mondes
Sur des contrastes effrayants,
Puisqu'il créa la chair, les puanteurs immondes,
Sous les espaces flamboyants !

O mystique harmonie, insondable mystère

Voilà donc l'œuvre du bon Dieu :

Des ombres, des soleils, des poisons, de la terre,

De la fange sous le ciel bleu !

III

Et parfois cependant, que c'est beau, la matière !

Prodigieux étonnements,

Quand l'amour, ce doreur, l'inonde tout entière

De splendides rayonnements !

Mais j'entends cet amour devant qui tout s'épure,

L'amour, ce roi de l'idéal,

Qui va noyer son front dans la lumière pure,

Prenant la chair pour piédestal,

Et non pas cet amour, aux fureurs frénétiques,

Aux monstrueux accouplements,

Qui confond des vieillards et des filles étiques
 Dans d'impudiques râlements ;
Oh ! non, pas cet amour aux haleines fétides,
 A la voix sèche, à l'œil éteint,
Qui laisse sur les corps les empreintes livides
 Des baisers fous de la catin !
Mais l'amour épuré, radieux d'apparences,
 Rayon tombé des cieux vermeils,
Et qui donne à la chair ces vives transparences
 Qui font rêver de doux sommeils.

IV

O sereines beautés, vierges roses et blondes,
 Qui murmurez de doux aveux,
En roulant dans vos doigts, capricieuses ondes,
 Les tresses d'or de vos cheveux ;

Chercheuses d'inconnu, timides amoureuses,

Qui tressaillez par les beaux soirs,

Quand la brise redit ses chansons langoureuses

Aux fleurs des bois, ces encensoirs ;

Laissez-moi contempler vos nudités charmantes,

Dénouez donc le fin tissu

Qui cache vos trésors, mes gentilles amantes,

Trésors d'amour, à votre insu.

Voilà la belle chair, la chair dont je m'affole,

Car j'aime les seins rebondis,

Les souples mouvements et la cambrure folle,

Splendeurs des torsos arrondis ;

J'aime les doux reflets et les rayures fines

De ces petits ongles rosés,

Les bras éblouissants aux fossettes mutines

Par un sang vermeil arrosés,

Et ces polis d'ivoire et ces pâleurs de marbres,

Et tous ces frissons minaudiers,

Aussi purs dans ces corps que l'haleine des arbres

Dans les bocages printaniers !

Oh ! fuyez loin de moi, troupeaux de courtisanes,

Longs spectres aux flancs amaigris,

Qui lavez vos cancers dans d'impures tisanes
Pour vendre vos baisers aigris ;
Portez ailleurs vos fronts et vos lèvres rougies
Dans le plaisir et dans le vin,
Fuyez, je ne veux pas que vos sales orgies
Ternissent ce tableau divin !
Et revenez à moi, venez, ô vierges blanches,
Car votre souffle est embaumé ;
Vos yeux noyés d'amour ont l'azur des pervenches,
Vos teints ont les roses de mai !
Et je veux, éperdu, m'abîmer dans ce rêve,
Et puis, ivre de volupté,
Contempler dans l'élan d'une extase sans trêve
Votre belle virginité !

V

Vous passez cependant, visions éphémères,
Et mon cœur se sent tressaillir,

Sous les ennuis profonds et les terreurs amères
Qui viennent encor m'assaillir ;
Car vos corps embrasés, ô folles amoureuses,
D'incessantes avidités,
Se teignent sombrement pendant les nuits fiévreuses
D'effrayantes lividités.
Et les fraîches couleurs, et la chair déflorée
Dépérissent languissamment,
Et l'âme, rêvant noir, s'abrutit éplorée
Dans un morne allanguissement.
Brutalités des sens, bourreaux de tous les âges,
Hideux broyeurs de corps vivants,
Quand délivrerez-vous des étreintes sauvages
Ces blanches poitrines d'enfants?
Mais non, le sang, le sang, ce monstre roi des veines,
Ce grand pourvoyeur d'hôpital,
Brûle, brûle toujours, et les luttes sont vaines,
La chair succombe sous le mal !
Et la laideur survient, qui se fixe implacable
Dans ces corps sourdement rongés;
Effroyable spectacle et dont l'horreur accable
Que ces visages allongés,

Ces membres sans vigueur, ces chairs molles, meurtries

Par de honteux énervements,

Qui ne connaissent plus, impuissantes, flétries,

Les sublimes enivrements.

Rien ne rajeunira vos faces enlaidies,

Inaccessibles au remord,

Déjà planent sur vous les sombres maladies,

Ce noir cortège de la mort ;

La mort qui veut toujours pétrir la chair humaine,

Et qui va pour dernier affront,

Vous tuer en soufflant son impudique haleine

Sur votre bouche et votre front !

Car il faut à la mort, ce moissonneur avare,

Bien de la chair dans ses greniers ;

Aussi les corps humains fauchés par la Barbare

Toujours engraisent ses charniers.

VI

Mais à quoi vont servir ces amas de chair morte ?

Et pour quel repas somptueux,

Chaque jour, chaque nuit, entasser de la sorte

Tant de cadavres monstrueux ?

Quels ventres affamés, quelles gueules voraces

Vont se repaître de ces corps ?

Quelles sont-elles donc ces dégoûtantes races

Qui vivent en mangeant les morts ?

Oh ! j'irai jusqu'au fond des fosses souterraines,

Je veux connaître les destins,

Et savoir si, là-bas, nos âmes souveraines

Sont les témoins de ces festins !

Oui, je veux soulever les plis des longs suaires,

Et furetant dans leurs lambeaux,

Je veux approfondir les effrayants mystères
Qui s'agitent dans les tombeaux !

VII

Les voilà tous couchés dans leurs lits faits de planches.
Que rêvent-ils ces exilés ?
Regrettent-ils la vie et les lumières blanches,
La terre et les cieux étoilés ?
Ils doivent éprouver des cauchemars terribles
Pendant ces éternelles nuits,
Car je les vois se tordre en soubresauts horribles,
J'entends sourdre de sombres bruits.
Horreur ! ce n'est pas eux qui troublent le silence :
Ce sont des êtres inconnus,
Un monde fourmilleux, affamé, qui s'élance
Pour manger ces cadavres nus ;

Cloportes, vers bouffis, bêtes rondes et grasses,

Ces vils rongeurs jamais repus

Vont faire dans ces chairs de profondes crevasses,

D'où sortent l'humeur et le pus ;

Ils ébranlent ces corps par de vives secousses,

Partout, partout, craquent des os,

Et tous fous des liqueurs jaunes, vertes et rousses,

Vont s'abreuver à ces ruisseaux.

Qui sait si quelque jour une larve rampante,

Ayant sucé grand nombre d'yeux

Où se mirait jadis le rayon qui serpente

A travers les azurs des cleux,

N'ira pas, transformée avec de blanches ailes,

Voltiger dans de verts sillons,

Et redire à son tour ses amours éternelles

Avec les autres papillons ?

Phénomène étonnant dont mon âme est ravie,

Il n'est plus de stérilité !

La chair morte devient une source de vie

Où puise la fécondité ;

Les herbes et les buis, les fleurs luxuriantes.

Toutes les végétations,

Se gorgent de verdure et de couleurs riantes
Avec ces putréfactions;
Baignés de panteurs, tous les pieds des racines
Vont triturer les corps défunts,
Et suçant cette chair par leur ramures fines,
En font jaillir tous les parfums!
De sorte qu'il se peut qu'auprès des mausolées
Où vous venez vous réunir,
Cherchant dans les gazons, amantes désolées,
La fleur d'azur du souvenir,
Il se peut qu'approchant cette fleur de vos bouches,
Vous retrouviez tous les baisers
Qu'autrefois vos amants prodiguaient dans leurs couches
Par les beaux soirs tout embrasés?

.

Il est donc vrai, mon Dieu, que tout monte et s'épure,
Que les hommes sont immortels,
Puisqu'ils vont se mêler à la vive nature
Sous les espaces éternels!
Oui, les corps renaîtront. Je crois à ces paroles
Puisque la chair pleine d'amour

Revient avec les fleurs et les fraîches corolles

Resplendir aux rayons du jour !

Ainsi purifiée, et déchirant ses voiles,

Comme un souffle immatériel,

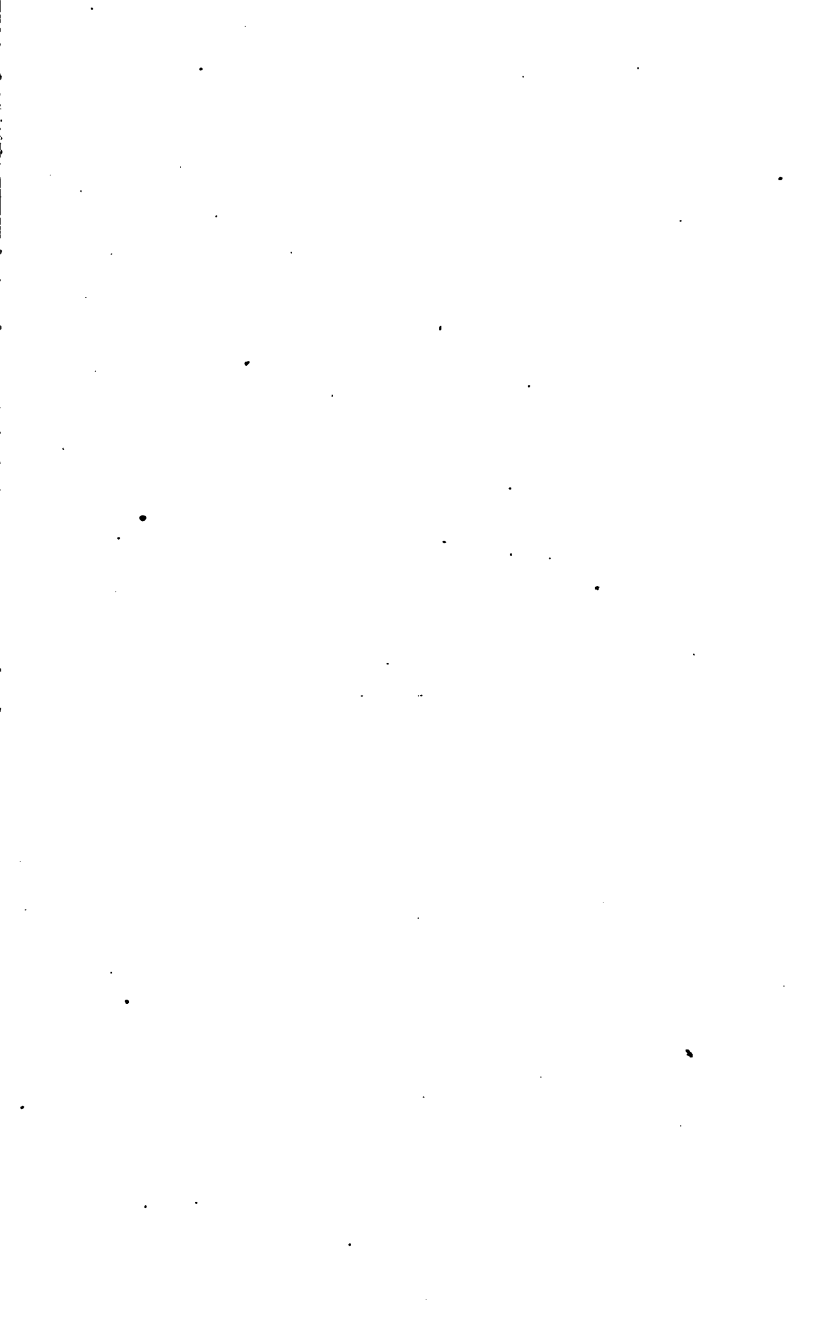
De parfums en parfums, d'étoiles en étoiles,

La chair montera jusqu'au ciel !

PENSÉES

SUR

ROLLA



PENSÉES

SUR

R O L L A

Ce siècle a-t-il perdu toute sainte croyance ?

Est-il vrai qu'aujourd'hui tous les cœurs sont blasés ?

Quand l'âme s'est courbée aux poids de la souffrance,

Les cieux n'ont-ils donc plus ces éclairs d'espérance

Qui redonnent la force aux hommes épuisés ?

Est-il vrai qu'un amant ne trouve plus de vierges ?

Que la vertu n'a plus qu'à se voiler de deuil ?

Et que la foi s'éteint, comme ces pâles cierges
Qui consomment leur flamme autour d'un noir cercueil ?

Musset, n'achève pas ton cynique blasphème,
Sur tes lèvres retiens ton sourire moqueur ;
Attends, attends encor pour lancer l'anathème,
Nous avons tressailli : ton *Rolla* nous fait peur !

Eh quoi ! sans un soupir commencer cette vie ?
N'avoir rien éprouvé par des soirs de printemps ?
Préparer froidement sa mort à dix-huit ans,
Et, si jeune, partir sans regrets, sans envie ?
Voilà donc ton héros ! Eh bien ! je n'y crois pas !
Je ne veux pas y croire à ce spectre si maigre,
Dont la voix éraillée, avec un accent aigre,
Vient jeter dans la nuit, comme un funèbre glas,
Ces mots du désespoir : « Il n'est plus de jeunesse !
Plus de fleurs au printemps ! plus de nids aux buissons !
Plus d'étoiles aux cieux ! plus d'amour, de tendresse !
Et par-delà la vie, il n'est plus d'horizons ! »

Oh ! non, je n'y crois pas à cette face blême,
A ce jeune vieillard, à ce masque hideux
Dont l'impure grimace a vomi le blasphème
Sur une vie encore inconnue à ses yeux.
Il avait dix-huit ans ! Devait-il donc maudire ?
Pourquoi ? D'où venait-il ? Qu'avait-il donc souffert ?
Avait-il traversé quelque lointain désert ?
Le sable avait-il bu, comme un goulu vampire,
Tout le sang de ses pieds ? et, le front tout hâlé,
La lèvre desséchée et le gosier brûlé,
Avait-il bien le droit de crier : Grâce ! grâce !
Et de choisir enfin, abattu, l'âme lasse,
Une fraîche oasis, l'oasis du tombeau ?
Il avait dix-huit ans ! Il sortait du berceau !

Dix-huit ans ! A cet âge où toutes vos pensées
Volent, brillant essaim, autour de mille fleurs,
Où pleins d'illusions, et les mains enlacées,
On aime à finir, deux, les hymnes commencées ;
Où les brises, le soir, vous enivrent d'odeurs ;
Où tous les brins de mousse ont des robes de perles ;

Où l'on aime à rêver, à l'ombre des buissons,
Tandis que, de leurs nids, les bouvreuils et les merles
Jettent à tous les vents leurs babils, leurs chansons ;
Où tout rit, où tout brille, où la lumière pure
Vous inonde le cœur de rayons et d'éclairs ;
Où l'on se croit le roi de toute la nature,
Où le coin d'un bosquet est pour vous l'univers !
O jeunesse ! âge heureux où jamais l'on ne doute,
Où tout est vrai, tout bon ; où l'on croit au roman ;
Où l'on aime à frémir, le soir, quand on écoute
La ballade où gémit quelque vieux nécroman ;
Où l'on semble marcher sur des tapis de roses,
Où l'œil ne voit partout qu'azur et que vermeil ;
Âge charmant enfin, où l'on aime deux choses,
Deux joyaux, deux trésors : l'amour et le soleil !

Et tu veux, ô Musset, détruire cette idole,
La jeunesse ? tu veux qu'à cet âge béni
Une âme sans pudeur se détache et s'envole,
Comme fait à l'automne un feuillage jauni ?

Non, non, tout se récrie et la nature souffre :
Aucun fruit n'est trop mûr sur les branches d'avril.
La source a son murmure, avant de mugir gougfre.
L'illusion toujours devance le péril.
Aucun jour n'est plus beau, plus riant sur les têtes
Que celui qui précède une nuit de tempêtes.
Rolla ne doit mourir qu'après avoir vécu.
Enfin, puisqu'il s'enfuit comme un lutteur vaincu,
Il ne peut pas quitter le sable de l'arène
Sans qu'on ait vu du moins ses reins cerclés de laine,
Son torse de vingt ans, ses jarrets et ses bras ;
A cet âge on se bat, on ne recule pas !
Donne-lui des douleurs, si tu veux qu'il se tue
Qu'il ait déjà pleuré son amante perdue ;
Qu'il ait brûlé son cœur aux flammes d'un enfer ;
Qu'il ait été déçu ; qu'il ait enfin souffert ;
Que, l'âme déchirée aux ronces de l'envie,
Il ait pris en dégoût les choses de la vie ;
Mais non, à son aurore, à peine adolescent,
Tu le montres blasé, railleur, insouciant,
Fixant à point le jour où sa main criminelle
Ferait à son plafond rejaillir sa cervelle !

Non, non, ce n'est pas vrai : car on ne peut mourir
Pour rien, pour essayer, enfin pour le plaisir.

Ce siècle a beau flétrir la beauté qui le touche,
Ce n'est pas en naissant que l'on est corrompu ;
Et pour tant de poisons dont il se soit repu,
On ne meurt pas toujours aux souffles de sa bouche.
Est-ce que les guérets que le fumier infect
Réchauffe si longtemps sous sa fétide haleine,
Offrent, à la moisson, un moins riant aspect,
Quand les blés jaunissants balancent dans la plaine,
Sous une brise pure et sous un ciel vermeil,
Leurs épis tout gorgés de graine et de soleil !
Tout n'est pas vicié près des ondes dormantes :
Les marais bien souvent ont des rives charmantes
Qui prouvent que la vie est reine de la mort,
Car on y voit des fleurs fraîches et parfumées
Dont les coupes d'argent et les corolles d'or
Jettent à flots pressés leurs senteurs embaumées.

Mon siècle exhale donc l'air pestilentiel !

Je sais qu'il est encore une douce atmosphère,

Où la vertu triomphe, où j'entends la prière,

Où tout chante et rayonne à la pure lumière ;

Je sais qu'il est des yeux qui regardent le ciel !



JOHN BROWN



JOHN BROWN

A LUI

La mort a mille aspects. Le gibet en est un.
VICTOR HUGO, *Marion Delorme*.

I

Esclaves noirs, debout ! Regardez ce fantôme

Flottant au gibet suspendu ;

Approchez, et vos mains toucheront un corps d'homme

Qu'un soir vos marchands ont pendu.

C'est pour vous qu'il est mort, ce dévoué sublime,

Le cœur plein de projets hardis,

Mais ils l'ont attaché sur le poteau du crime

Où l'on étouffe les bandits !

Et savez-vous pourquoi ce grand cadavre sombre
Se balance au milieu de l'air ?
Pourquoi, la corde au cou, sur vous plane cette ombre
Que retiennent des crocs de fer ?
Écoutez, écoutez les paroles dernières
Qu'alors il jeta, sans pâlir,
Quand, les membres gonflés sous de rudes lanières,
Les bourreaux le faisaient mourir :
Il prétendit qu'à tort on vous rive à la chaîne,
Et, tout près de l'éternité,
Aux trafiquants honteux dont la chute est prochaine,
Il prédit votre liberté !

II

Réponds, nègre de Dieu, te crois-tu bien un homme ?

Crois-tu qu'un maître dur et fier

Ait droit de te traiter comme bête de somme

Et de vendre en public ta chair ?

Si tu sens palpiter enfin, sous ta peau noire,

Un cœur épris de liberté,

Relève donc le front, et qu'un jour notre histoire

Te reconnaisse avec fierté !

Du haut de son gibet, John Brown te dit : « Mon frère ! »

Entends-tu sa divine voix ?

Esclaves, écoutez sa dernière prière,

Debout ! Ruez-vous à la fois !

La corde qui serra cette gorge si pure

De la potence arrachez-la,

Et tressez-en des fouets pour cingler la figure

Du tyran qui vous flagella !

Brisez donc ce gibet aux bras longs et funèbres

Où votre sauveur a râlé,

Voyez !... Un éclair luit au milieu des ténèbres ;

Le ciel pour vous s'est dévoilé !

III

Oh ! maintenant, c'est bien ! Et si tout cœur se navre
 Au sombre aspect de ce pendu,
Tu peux flotter en paix, majestueux cadavre,
 Au loin ton cri s'est entendu !
Et que te font, dis-moi, les sinistres rafales
 Secouant tes os dans la nuit ?
Que te fait l'ouragan ouvrant ses ailes pâles
 Et se déchirant avec bruit ?
Que te font les corbeaux, à l'appétit vorace,
 Qui dans tes chairs plongent le bec ?
Que te fait qu'il ne reste, agité dans l'espace,
 Qu'un long squelette blanc et sec ?
Et que t'importe enfin cet instrument infâme
 Qui t'a servi de lit de mort ?

N'as-tu pas vu, John Brown, quand s'exhalait ton âme,

Celui qui partagea ton sort ?

Le Christ écartelé sur la croix des rebelles,

Mourant pour la fraternité,

N'ouvre-t-il pas toujours les sphères immortelles

Aux martyrs de la liberté ?





FANTAISIES



LA FANTAISIE

C'est tout et ce n'est rien. C'est un atôme au vent,
Un sylphe qui chantonne et fait vibrer son aile,
Un nuage rosé que l'œil suit en rêvant,
Une brise, un parfum, un éclat d'étincelle ;

C'est une frange d'or sur liseret d'argent,
Une bulle irisée, un brin d'herbe nouvelle,

Un prisme où le rayon prend un reflet changeant,
Une larme, un sourire, une fée immortelle ;

C'est le sentier qui tourne autour du grand chemin ;
C'est le grain tout petit qui germera demain
Étalant au soleil ses verdoyantes gerbes ;

C'est la source au flot pur murmurant dans son lit ;
C'est le ver étoilé qui brille dans les herbes ;
C'est beaucoup de folie ou bien un peu d'esprit !

UNE ESPÉRANCE



UNE ESPÉRANCE

A MADAME A. H.

Je veux tresser pour vous mes rimes les plus blondes,
Et tramer en or fin un flexible réseau
De vers ensoleillés, comme ces gouttes rondes,
Diamants du matin où se mire l'oiseau !

J'y voudrais les lueurs des aurores rosées,
Les reflets argentés du ruisseau qui bruit,

Le pailleté brillant des plus fraîches rosées,
Tout ce qui charme l'œil ou qui fait un doux bruit !

Il me faudrait, madame, une voix séraphique,
Un chant perlé d'amour, un chant de rossignol,
Un air de sérénade, au motif magnifique,
Comme il en court parfois sous le ciel espagnol.

Car je voudrais chanter cette espérance rose,
Cet ange que l'amour fit descendre des cieux,
Et qui, dans quelques mois, dans ce monde morose,
Sorti de votre sein, ouvrira ses grands yeux.

Allons, gentilles sœurs, mes charmantes brodeuses,
Plissez les fins rideaux, pour protéger ce front
Contre les mouches d'or, importunes rôdeuses,
Qui troublent un beau rêve en bourdonnant en rond ;

Que les coussins soyeux, que la dentelle souple,
Que les bleus colibris au plumage indien
S'entassent mollement, pour recevoir ce couple
Composé d'un enfant et d'un ange gardien !

Et moi, madame, et moi, le moindre des Orphées,
Qui n'ai pour tant d'espoir que des vers à franger,
Je m'en vais évoquer les radieuses fées,
Au milieu des senteurs de menthe et d'oranger :

Car, naïf, j'aime à croire aux mystiques baguettes,
Et quand pour un bonheur mes vœux prennent l'essor,
Il m'est doux de penser que, fraîches et coquettes,
Les Pêris voltigeant m'apportent ce trésor !

Qu'elles descendent donc des horizons célestes,
Ces buveuses d'azur, ivres de rayons d'or,
Qu'elles forment en chœur leurs fatidiques gestes,
Après du berceau blanc où l'innocence dort !

Que les vœux les plus doux de vos bouches vermeilles
S'élèvent comme un chant aux étoiles du ciel !
Dans sa coupe de vie, ô mystiques abeilles,
Parmi de frais parfums ne laissez que le miel !

Pourtant sous quelle forme et sous quelle apparence
Se réalisera, tout irisé de jour,
Ce trésor de deux cœurs, cette chère espérance
Qui va s'épanouir comme une fleur d'amour ?

S'il est garçon, je veux qu'il ait l'âme d'artiste,
Que son œil soit hardi, comme l'œil d'un vainqueur,
Et que pour un baiser, ou pour une améthyste,
Il prenne à chaque femme un morceau de son cœur !

Si c'était une fille, oh ! que bon Dieu lui donne
Un bel air de duchesse, avec un frais minois,
Cheveux à tordre un peigne, une main de madone,
De grands yeux bien noyés, et de vrais pieds chinois !

Et puis qu'il mette au cœur de ce cher petit être,
Cet amour du foyer, amour de ces oiseaux
Qui vont chaque printemps sous la même fenêtre
Suspendre un nid bien doux dans de frêles réseaux !

Mais pourquoi formuler des souhaits éphémères ?
Qu'il ait le front timide, ou bien l'air triomphant,
Qu'il soit brun, qu'il soit blond ; comme toutes les mères,
Vous l'aimerez toujours, ce sera votre enfant !



NOVEMBRE



NOVEMBRE

Étends tes voiles gris, ô ciel brumeux d'automne,
Comme ton œil de mort sombres sont mes destins ;
Et fais mugir dans l'air ton orgue monotone,
J'aime le vent plaintif qui tristement chantonne,
Sur l'immense clavier des chênes et des pins !

Pleurez, forêts, roseaux, comme des glas funèbres

Vos nids et vos parfums, vos berceaux arrondis ;
Tout est mort maintenant, et l'ange des ténèbres
Décharne le cadavre et scalpe les vertèbres ;
Chantez avec les vents un grand De profundis !

Novembre est arrivé. C'est l'heure où les alcôves
S'emplissent de lueurs, d'ivresse et de baisers,
Tandis que, secouant leurs longues têtes chauves,
Les bois hurlent de froid et que les bêtes fauves
Ont de grands appétits toujours inapaisés !

Et les moineaux n'ont plus d'amoureuses querelles ;
Tout est morne et glacé dans les branchages noirs,
Et les ramiers transis avec les tourterelles
Vont blottir leurs amours dans les vieilles tourelles
Et suspendre leurs nids aux mousses des manoirs !

Malheur, alors, malheur aux trop faibles poitrines !
Toute branche qui craque est un arrêt fatal ;

C'est l'heure où la Faucheuse arpeute les ruines,
L'heure où, jetant dans l'air son filet de bruines,
Elle enlace l'amante au sortir d'un grand bal !

Oh ! la nature est laide avec sa robe noire !
C'est un spectre de fille, après de courts sommeils ;
Il lui faut pour nous plaire un long manteau de moire,
Avec de blonds rubis où le soleil vient boire,
Et des cheveux tordus par des rayons vermeils.

Pourtant, c'est chose belle à la voir dépouillée,
Cette fière nature, à fouler son cercueil,
A voir tourbillonner chaque feuille rouillée,
Qui s'abat en râlant sur la terre mouillée,
C'est beau, quand un amour vous met le cœur en deuil !

Le bon Dieu ne veut pas que les hommes rebelles
L'accusent d'injustice et maudissent ses lois :
Car s'il flétrit des fleurs les riantes ombelles,

S'il fait pâlir de mort les tiges les plus belles,
Il peut briser les cœurs, comme il courbe les bois !

Étends tes voiles gris, ô ciel brumeux d'automne,
Comme ton œil de mort sombres sont mes destins ;
Et fais mugir dans l'air ton orgue monolone,
J'aime le vent plaintif qui tristement chantonne
Sur l'immense clavier des chênes et des pins !

PENSÉES

SUR

LA CHARITÉ



PENSÉES

SUR

LA CHARITÉ

Je hais les vains éclats de ces publiques fêtes,
Où le luxe orgueilleux fait savoir à grand bruit
Qu'il mettra des bijoux et des fleurs sur les têtes,
Pour daigner secourir le malheur qui gémit !

Honte à ces cœurs blasés qui ne jettent l'aumône
Que pour faire applaudir leur sotte vanité !

Ils ne savent donc pas qu'en montant sur un trône,
Ils laissent bien plus bas l'objet de charité ?

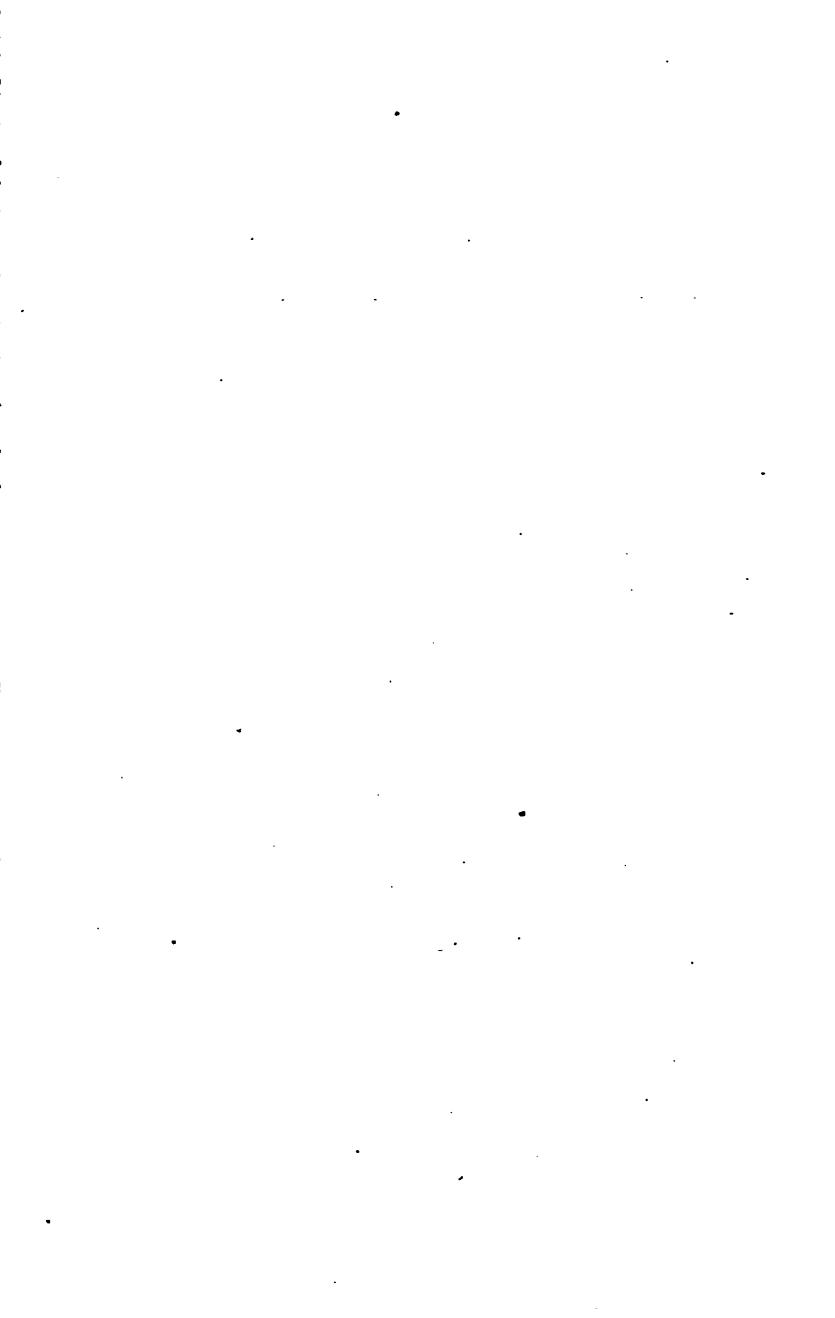
Ils seront tous jugés !... Leurs rubis étincellent,
Mais la richesse oblige, et l'on saura demain
Que sur eux les bijoux en flots de feux ruissellent,
Et qu'ils n'ont pu donner qu'un seul morceau de pain !

Ils jettent, sérieux, ces fictives largesses ;
Ils font la charité ! L'orgueil est satisfait.
Silence, fanfarons ! de toutes vos richesses
Une obole est tombée et non pas un bienfait !

Je préfère cent fois cette veuve débile
Dont parle un livre saint, et qui, rare trésor,
Vint grossir d'un denier, dans une humble sébile,
L'offrande réservée au faible par le fort.

Dans nos temples divins, j'aime ces réceptacles
Qui se tiennent cachés dans un coin obscurci;
On peut sans être vu remplir ces tabernacles,
Mais une voix connue a prononcé : Merci !

Cette voix, on l'entend dans l'ombre et le silence,
Quand l'âme est en repos dans la sérénité,
C'est un cri de vertu, c'est notre conscience
Qui tout bas applaudit à notre charité !



LA VEILLE DE NOËL

BALLADE FANTASTIQUE



LA VEILLE DE NOËL

BALLADE FANTASTIQUE

A MES AMIS P. D'A..., A BARCELONE

I

— Où vas-tu si rapide, en cette nuit glacée,

Beau lutin, où vas-tu ?

— Je vais porter bien loin l'amoureuse pensée

Du poëte abattu.

Et le lutin passa. Puis en sifflant la bise

Fit craquer les rameaux des arbres dépouillés ;

On eût dit d'un démon qui par la brume grise
Fait grincer dans les airs quelques chaînons rouillés.

II

On était à Noël. Au foyer solitaire
Le poète attristé s'était assis rêveur,
Songeant qu'il n'était pas de bonheur sur la terre,
Et que ce fruit doré n'avait pas de saveur !
Il pensait aux amis qu'exilèrent des haines,
Se rappelant les jours qu'ils passèrent heureux,
Lorsque épanchant son cœur dans la joie et les peines,
Comme eux il souriait ou pleurait avec eux !

III

Dehors tombe le givre;
Dans le chemin glissant,
Comme s'il était ivre
Trébuche le passant ;
Tournoyant dans l'espace,
Avec son cri d'ennui,
Le hibou vole et passe
En attristant la nuit;
Sur les vitraux humides,
Fouettés par l'ouragan,
Les grelons font, rapides,
Un bruit extravagant.

Puis dans l'âtre qui brille
Le chêne desséché

Avec éclats pétille ;
Et le rêveur penché
Sur cette rouge flamme,
Aux plis capricieux,
Laissait aller son âme
Comme elle vers les cieux !

Alors il crut entendre
Un petit cri mutin,
Et puis il vit descendre
Sous son œil incertain,
Comme une forme étrange,
D'abord vague à ses yeux,
Sautillant sur la frange
Que les langues de feux
Formaient au fond de l'âtre.
Le cri se répéta ;
Et la clarté rougeâtre
Sur l'ombre s'arrêta.

C'était un de ces gnômes
Que l'esprit en rêvant
(Quand on rêve aux fantômes),
Aime à suivre souvent.
Son corps avait des ailes,
Un rire gracieux ;
Comme deux étincelles,
Brillaient ses deux grands yeux !

IV

Le poète lui dit : — Par cette nuit glacée,
Beau lutin, où vas-tu ?
— Je vais porter bien loin l'amoureuse pensée
Du poète abattu.

Et le lutin sourit. Puis en sifflant la bise
Fit craquer les rameaux des arbres dépouillés :
On eût dit d'un démon qui par la brume grise
Fait grincer dans les airs quelques chaînons rouillés !

V

- Merci, gentil lutin ; mais la nuit est si noire,
N'as-tu pas de frayeur ?
— Ne doute pas de moi ; je sers qui veut me croire,
Tu peux m'ouvrir ton cœur !

VI

- Mais il est cette nuit des puissances perfides
Qui hurlent à la mort ;

La goule venimeuse à tes ailes timides

Pourrait jeter un sort !

— Le lutin courageux se rit de la tempête,

A tes ordres soumis ;

Et tu sais que bien loin c'est demain une fête

Parmi de vrais amis !

VII

— Tu l'as dit, beau lutin, oui, c'est bien loin l'Espagne

Où je veux t'envoyer ;

Il faut passer la mer et franchir la montagne,

Ici tu peux périr ou bien là te noyer.

— Je suis agile,

Et plus habile

Que le noir psylle,
Et, loin du sol
Prenant mon vol,
Oui, dans l'espace,
Seul je dépasse
L'oiseau qui passe ;
Mes yeux brillants,
Étincelants,
Percent de l'ombre
Le voile sombre ;
Je ris du nombre
Des noirs démons,
Qui sur les monts
Voudraient m'atteindre,
Tâchant de feindre,
Pour mieux m'étreindre :
Contre moi rien ;
Tout est certain,
Je suis lutin !

Que veux-tu maintenant que jè dise en Espagne

Dans ce jour solennel ?

O poëte songeur, donne-moi pour compagne

Ta lyre pour chanter les strophes d'un Noël !

VIII

— Eh bien ! tu leur diras que, seul en ma demeure,
N'entendant plus leurs voix, ni leurs rires joyeux,
Je pleure et je soupire, et surtout à cette heure
Où le sommeil des nuits doit fermer tous les yeux ;

Tu leur diras encor qu'en cet anniversaire,
Je voulais leur donner les fleurs de leur pays,
Mais que rien n'est plus doux qu'un hommage sincère
Qu'on préfère un bon cœur à ces bouquets fleuris :

Et puis sur le front pur de celle que l'on fête,
Tu laisseras tomber de ta lèvre un baiser :
Aspire les parfums de cette blonde tête,
Tu reviendras bientôt sur moi les déposer.

Que chacun ait sa part dans cette douce offrande,
Ne sois pas oublieux. Je veux tous les fêter.
Et puis sois patient, pour que chacun te rende
Les caresses qu'un soir tu viendras m'apporter.

Maintenant, beau lutin, tu peux ouvrir tes ailes.
Je vais t'accompagner dans mes rêves d'espoir ;
Souviens-toi que je veux au plus tôt des nouvelles,
Ce n'est donc pas adieu, mais je dis : au revoir !

IX

Le lutin souriant, sur la flamme de l'âtre
S'élança dans les airs.

.

Puis j'entendis le bruit qu'on fait pour se débattre,

Des cliquetis confus et des rires divers.

Ces ricanements sourds me glaçaient d'épouvante.

Je frissonnais d'horreur pensant à mon lutin,

Lorsque je distinguai comme une voix vibrante

Dont les sons lentement mouraient dans le lointain :

— Espère ! avant demain, malgré la nuit glacée

Oui, je serai rendu,

Je vais porter bien loin l'amoureuse pensée

Du poëte abattu !

C'était le beau lutin. Puis, en sifflant, la bise

Fit craquer les rameaux des arbres dépouillés,

On eût dit d'un démon qui par la brume grise

Fait grincer dans les airs quelques chaînons rouillés !



LARMES



LARMES

Sans les larmes, la douleur de l'âme
ferait éclater le corps.

ALEXANDRE DUMAS

Sous le ciel du pays je languis isolé.
On troubla les douceurs de mon âme ravie :
Au sein même des lieux où je reçus la vie,
Ne suis-je pas un exilé?

Je rêvais le bonheur, comme un rayon qui dore
Les brumeux horizons qu'assombrit le destin,

Et mon rêve brisé détruisit à l'aurore

L'espérance du lendemain !

Sur mon ciel étoilé j'ai vu passer une ombre ;

Et sur les flots d'azur, cessant de scintiller,

Tous les rayons perdus sous ce nuage sombre

Bien loin, bien loin furent briller !

Du rosier que j'aimais se fane chaque rose,

Jusqu'aux boutons éclos, parfums de l'avenir ;

Les senteurs d'autrefois dans mon âme morose

N'existent plus qu'en souvenir !

Et dans le vide affreux que creusa cette absence,

J'ai tout seul entendu ma douleur murmurer,

Alors, l'âme brisée, en ce triste silence,

J'ai pris ma lyre pour pleurer !

Tombez, perles d'amour, tombez, larmes brûlantes !

En charmant la douleur vous rendez le cœur fort ;

Car chaque pleur tombé des paupières tremblantes

Donne à la plainte un libre essor !

Amis, vous avez fui sur un lointain rivage :

Il faut courber nos fronts, le sort nous a frappés ,

Mais laissez-moi pleurer; le chagrin qui ravage

Dans les sanglots trouve la paix !



CONSOLATION



CONSOLATION

A MADAME L...

Noli flere.
ÉVANGILE.

Pauvre mère, sèche tes larmes ;
Ton cher enfant est plus heureux :
Si Dieu te prive de ses charmes,
Pauvre mère sèche tes larmes,
C'est un ange de plus aux cieux !

Comme la fleur qui vient d'éclore,



LES CONTRASTES



LES CONTRASTES

A mes yeux le contraste a mille attrait divers :

J'aime les bruits confus et j'aime le silence,

J'aime le ciel d'azur où l'astre se balance,

Et la nue orageuse où courent les éclairs !

Qu'il est beau le torrent qui ravage la plaine !

Qu'elle est belle la source arrosant les gazons !

Que j'aime encor la brise avec sa douce haleine,

Et les vents déchainés des lointains horizons !

Bien des fois, aux tableaux qu'esquisse la nature
Mes yeux émus, ravis, se sont mouillés de pleurs !
J'admire également les mousses en verdure,
Et les rocs entassés où se fanent les fleurs ;
L'arbrisseau qui bourgeonne et l'orme centenaire,
Les saules plus touffus, le maigre peuplier,
L'arbre qui va mourir et l'arbre plus prospère
Qui sous le poids des fruits va bientôt se plier !

L'hiver, près du foyer où le bois sec pétille,
Je me ris de la neige, implacable blancheur ;
L'été, quand le soleil trop ardent sur nous brille,
Je vais chercher dans l'onde une douce fraîcheur ;
Je m'assieds, au printemps, sur la nouvelle mousse,
En suivant du regard le vol du papillon ;
J'aime à voir à l'automne, au souffle qui la pousse,
La feuille tournoyer sous les vents d'Aquilon !

Lorsque l'oiseau, caché sous les fleurs printanières,
Gazouille son amour dans ses chants cadencés,

Aux parfums des jasmins et des roses premières,
Mes sens par le bonheur sont doucement bercés ;
Lorsqu'aux sommets des monts à l'imposante masse,
Ou sur les lourds créneaux d'un antique manoir,
Comme un râle de mort la corneille croasse,
Je rêve de chagrin ou d'affreux désespoir !

C'est ainsi que souvent je me plais aux contrastes :
J'oppose la nuit noire aux rayons de soleil,
Les rêves de bonheur aux sentiments néfastes,
Le cadavre au vivant, le repos au réveil,
La haine à l'amitié, les larmes au sourire,
Les stériles amours à la fécondité,
Enchaîné dans les fers, si l'esclave soupire,
J'ai pour ses cris plaintifs des chants de liberté !

Mais il est un sujet que préfère mon âme,
Quoique souvent le vrai s'y mêle avec le faux :
Charmeresse d'ennui, c'est toi divine femme,
Dont le bizarre attrait fait aimer les défauts.

La brune est passionnée et la blonde amoureuse ;
Les yeux noirs en brillant semblent lancer des feux,
Mais j'aime des yeux bleus la lueur vaporeuse
Qui reflète l'azur de la voûte des cieux !

L'Allemande rêveuse est plus sentimentale,
L'Espagnole sans cesse a de brûlants désirs,
L'Anglaise est sans ardeur dans son climat si pâle,
La belle Italienne a soif des chauds plaisirs ;
Mais j'aime la Française et son joyeux sourire,
Sa grâce, son esprit et sa franche gaieté,
Merveilleux résumé des trésors qu'on admire ;
En elle on peut trouver la parfaite beauté.

Dans ces vastes tableaux, ma muse plus folâtre
Pourrait avec caprice encor longtemps s'ébattre ;
Mais j'estime un auteur qui, prudent et discret,
Sait voiler avec art le fond de son secret.

Je hais du superflu l'emphase trop superbe,
Je veux que le poète abrège ses accents,
Et j'aime l'humble fleur qui se cache sous l'herbe
Et trahit sa présence en parfumant les sens !



RÊVE



R Ê V E

Mille feux scintillaient sous la nef élancée;
Les orgues soupiraient de suaves accents
Comme des chants d'amour, et l'urne balancée
Jetait des flots d'encens !

Agenouillés tous deux au pied du sanctuaire,
Ta main pressant la mienne, et recueillis tous deux,

Nous attendions, émus, l'heure sainte et prospère
Où s'uniraient nos vœux.

Je te disais : « O femme, à toi toute ma vie,
» Nous oublierons ensemble et regrets et douleurs,
» Oh ! viens, le ciel est beau, le bonheur nous convie,
» Orne ton front de fleurs.

» Viens donc : la voile s'enfle et la brise est plus pure,
» D'un rivage enchanté je côtoierai les bords,
» Je t'aimerai toujours et sur nous la Nature
» Épandra ses trésors !

» Ainsi que l'arbrisseau dont la tige flexible
» Au chêne des forêts s'enlace en serpentant,
» Et cherche sous l'écorce une ombre inaccessible
» Aux fureurs de l'Autan,

» Enlace ton amour, de peur qu'il ne se blesse,
» Autour des muscles forts d'un fidèle gardien,
» A l'ombre de mon cœur abrite ta faiblesse,
» Il sera ton soutien !

» Mais l'heure va sonner : sous ton écharpe blanche
» Ton cœur a tressailli, virgine beauté.
» Ainsi frémit soudain la timide pervenche
» Sans un rayon d'été !

» Allons, approche-toi, que ton âme murmure
» Un aveu solennel ; que nos cœurs soient bénis,
» Puis ensemble, tous deux nous dirons : Je le jure !
» Et nous serons unis ! »

Et les feux scintillaient sous la nef élancée,
Les orgues soupiraient de suaves accents
Comme des chants d'amour, et l'urne balancée
Jetait des flots d'encens !

» Tu me disais : « Ami, de mon âme enivrée
» Tous les sens ont frémi sous ton regard d'amour ;
» Désormais sois heureux, ta joie est assurée,
» Je t'aime sans retour !

» J'embaumerai ta route, en y semant des roses,
» Nous nous reposerons auprès de frais ruisseaux,
» Où les fleurs formeront, nouvellement écloses,
» De verdoyants berceaux ;

» Nous prendrons nos ébats sous leur ombre discrète ;
» Parfois, dans les beaux soirs, ineffables loisirs,
» Sous les cieux étoilés, je te rendrai poète,
» Pour chanter nos plaisirs !

» Le ministre s'avance... il va parler... je tremble,
» Tous les chants ont cessé... Viens donc plus près de moi.
» Unissons nos accents et répétons ensemble :
» Je jure d'être à toi ! »

Et les feux scintillaient sous la nef élancée,
Les orgues soupiraient de suaves accents
Comme des chants d'amour, et l'urne balancée
Jetait des flots d'encens!

.

O terreur ! l'édifice a tremblé dans sa base,
Puis la foudre aussitôt éclate dans les airs,
Et dans son vol rapide, elle broie, elle écrase
Des obstacles sans nombre et s'échappe à travers ;

Le saint lieu tout à coup avec fracas s'écroule,
L'incendie allumé rougit au loin les cieux,
Et la foudre en courroux par intervalles roule
Des sons pareils aux cris d'un tigre furieux ;

Je m'élançai soudain, cherchant ma fiancée,
Comme un serpent de feu la flamme enlaçait tout,

Je cherchai vainement!... ô funeste pensée!

Sur des débris fumants je restai seul debout!

« Adieu, bonheur parfait, tu n'es qu'un vain mensonge! »

M'écriai-je... et mes yeux se mouillèrent de pleurs.

.

Mais le calme revint; je n'avais fait qu'un songe

Et l'amour de nouveau vint bercer mes douleurs!

DÉCOURAGEMENT



DECOURAGEMENT

Oh ! pourquoi me forcer à poursuivre ma course ?

Laissez-moi m'arrêter au milieu du chemin :

A mon gosier séché donnez l'eau de la source,

Aujourd'hui le repos ; je marcherai demain.

Demain ! mot vaporeux ! Demain ! fantôme étrange

Qui se penche sur nous et qui prend à nos yeux

Des formes de démon ou bien des formes d'ange,
Suivant que notre cœur est souffrant ou joyeux !

Amis, je ne crois plus à mes rêves d'enfance ;
Les portes du bonheur se ferment devant moi :
Amis, laissez-moi seul, seul avec ma souffrance.
Quand le destin prononce, il faut subir sa loi !

Ne me dites donc plus : Joyeuses sont nos fêtes
Demandez au rayon, demandez à la fleur :
Quand un nuage vient, quand soufflent les tempêtes,
La fleur est sans parfum, le rayon sans lueur !

CRAYONNÉ

AU

BAL MASQUÉ



CRAYONNÉ

AU

BAL MASQUE

Sous les élans rapides
De l'orchestre puissant,
Comme des flots limpides
Ils glissaient en valsant ;
Pierrots et bergerettes,
Arlequins, débardeurs,

Brunes et blondes têtes

Tournoyaient pleins d'ardeurs :

L'œil les suivait à peine,

Et chaque tourbillon

Passait comme en la plaine

L'ombre sous un rayon !

Et l'orchestre sonore

Enivrait tous les sens,

Et tous valsaient encore

Sous ses brûlants accents !

On eût dit à l'automne,

Quand un arbre, ébranlé,

Par le grand feu qui tonne

Et l'ouragan ailé,

Fait voler dans l'espace

Son feuillage jauni

Qui tournoie et qui passe,

Perdu dans l'infini !

Et je disais tout bas : Heureuse est la folie !
Pour elle des chansons, des sourires, des pleurs ;
Elle brise en riant la chaîne qui nous lie
A ce poteau fatal des chagrins et des pleurs !



JUANITA



JUANITA

A quels enlacements de chairs voluptueuses,
A quel feu de l'enfer, à quel céleste amour,
A quels heureux conflits d'ardeurs impétueuses,
O blonde Juanita, dois-tu de voir le jour ?

Qui donc a su verser dans le sang de tes veines
Ces chaleurs de lionne à l'époque du rut ?

D'où vient qu'auprès de toi toutes luttés sont vaines,
Et que baiser ta lèvre est le suprême but ?

Oui, lionne vraiment, par tes fières prunelles,
Par la crinière d'or qui blondit sur ton front,
Par ta souple cambrure et par les étincelles
Jaillissant en éclairs de ton regard profond !

Et puis qui t'a donné, voluptueuse blonde,
Ces contrastes changeants d'un cœur capricieux,
Cette âme, pur miroir, reflétant comme l'onde
Et les sérénités et l'orage des cieux ?

Multiples attributs ! mystérieux mélange
D'emportements soudains, d'ineffables douceurs,
Révoltes de démon où l'on découvre l'ange,
Où passions, vertus, s'embrassent comme sœurs !

Juanita, Juanita, que ta poitrine est belle,
Quand les rêves lascifs nonchalamment couchés
Dans tes veines d'azur où l'amour se rebelle,
Font dresser frémissants tes seins effarouchés !

Sur ton corps la nature a vidé sa corbeille
De parfums enivrants et de rayons rosés ;
Juanita, Juanita, que ta bouche est vermeille !
Heureux qui peut cueillir le miel de tes baisers !

Oh ! tenez-vous bien loin du souffle de ses lèvres,
Hommes froids qui rêvez de tranquilles plaisirs ;
Car Juanita la blonde au cœur vous met des fièvres
Qui rallument toujours d'implacables désirs.

Et qui résisterait à ces folles étreintes,
A ces cris inconnus, à ces grandes pâleurs
Qui font blêmir sa chair sous les vives empreintes
Des baisers printaniers qui fécondent les fleurs ?

Ne l'approchez jamais, amoureux trop sensibles.

Nul n'a pu de ses bras se retirer vainqueur,

L'amour de cette femme a des lois inflexibles :

Fuyez ! la Juanita vous mangerait le cœur !

HÉLÉNA



HÉLÉNA

Elle a des yeux bien long fendus ;
Jetant le feu par étincelles,
Sous de beaux cils, ses deux prunelles
Troublent les cœurs d'elle éperdus ;

Puis la narine frémissante
De son nez court et retroussé

D'amour s'anime impatiente,
Sous la chaleur d'un sang rosé.

Quand elle chante, on pourrait croire
Que d'un bel ange c'est la voix;
Quand elle rit, perles d'ivoire
Se compteraient trente-deux fois.

Épaisse et noire chevelure,
Sans art séparée en bandeaux,
De sa naturelle frisure
Vient encadrer ses traits si beaux.

Le matin, lorsqu'elle s'éveille,
Je l'aime aussi, quand ses cheveux
Effrontément sur son oreille
Se relèvent audacieux.

Mais elle est bien plus belle encore
Lorsque avide du doux plaisir,
Son teint d'albâtre se colore
Sous les chauds rayons du désir.

Sa gorge en liberté palpite,
Ses yeux se ferment à demi,
Tout son corps ondule et s'agite
Et puis s'étend comme endormi ;

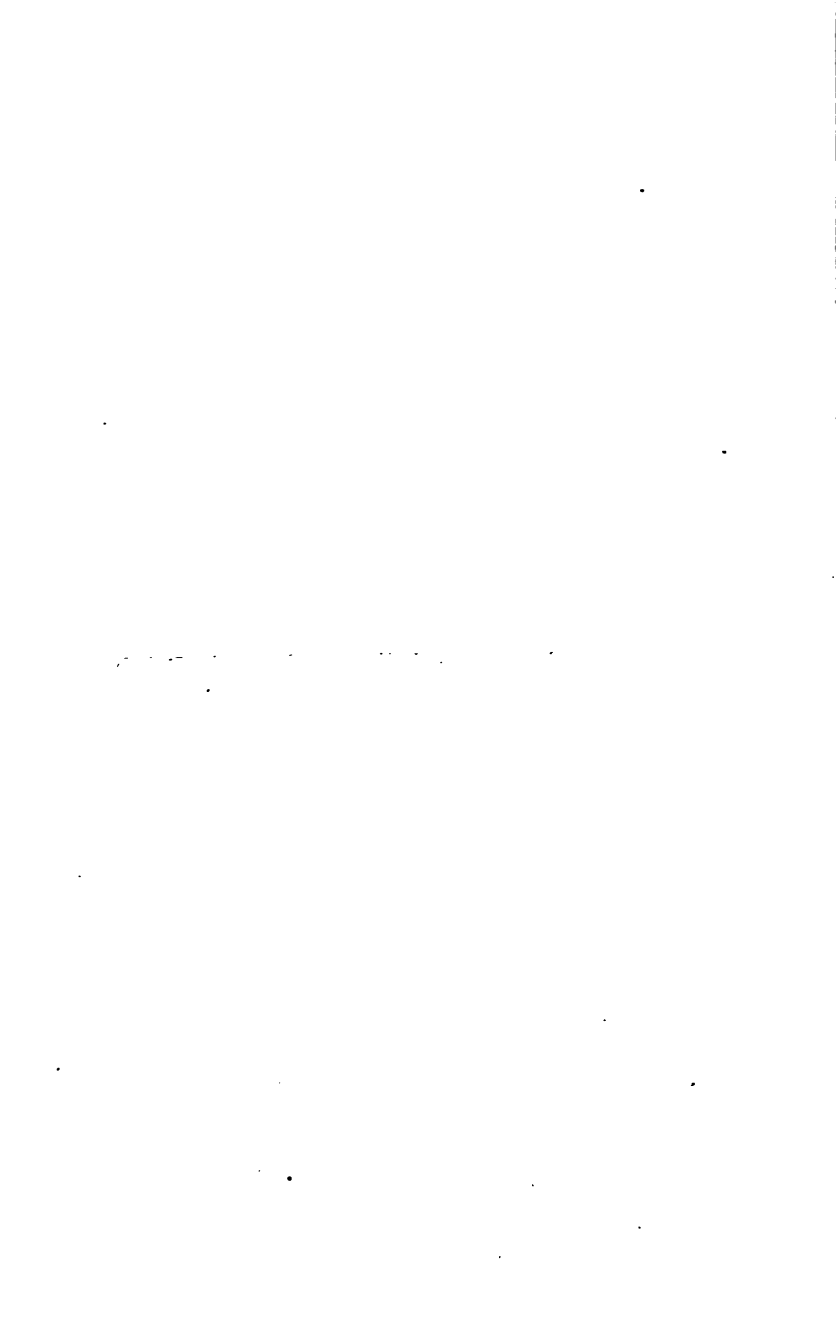
Mais sous cette pose allanguie
Ne croyez pas à son sommeil ;
Voyez donc circuler la vie
Dans ses veines au sang vermeil ;

Au contact d'une tiède haleine
Voyez-la de transports bondir,
Comme le ferait dans la plaine
La cavale entendant hennir !



LA

BONNE AVENTURE



LA BONNE AVENTURE

Venez, venez sur la Rambla,
Venez, bacheliers, jeunes filles,
Épouses aux longues mantilles,
Votre bohémienne est là !
De tous elle dira l'histoire :
Près d'elle on ne saurait mentir ;
Ce qu'elle dit, il faut le croire,
Car son œil noir voit l'avenir !

Au bruit de la chanson joyeuse

Du tambourin,

Ma voix sombre et mystérieuse

Dit son refrain :

Je suis bohémienne,

Ivre de liberté,

Sous mes sourcils d'ébène

Rayonne la fierté !

Pour vivre vagabonde,

Je vins sous le ciel bleu,

Et je parcours le monde

Sous les ordres de Dieu !

Approche, señora, montre-moi ta main blanche.

Pourquoi trembler ? Pédro fidèle reviendra,

Relève ton beau front qui tristement se penche,

Allons, sèche tes pleurs, Pédro t'épousera.

A toi, gai bachelier ; tu voudrais bien connaître
Si tu peux dans le jeu fonder certain espoir ?
Prends bien garde, imprudent, car je connais un traître
Qui volera ton or... Ne ris pas... c'est ce soir !

Viens plus près, jeune fille : en la chapelle sombre
Pourquoi porter des fleurs quand il est déjà nuit ?
Ta gouvernante est vieille et n'a pas vu dans l'ombre
L'amant mystérieux qui prend les fleurs et fuit.
Ne crois pas aux serments de cet homme infidèle,
Il offre un cœur volage à toute señora ;
Allons, va désormais à la sainte chapelle,
Pour dire à la madone un Ave Maria !

Ah ! ah ! pauvre mari dont la barbe grisonne,
Aux rides de ton front je connais tes malheurs :
Ah ! ah ! pourquoi penser que le soleil d'automne
Pût jamais féconder le printemps et les fleurs ?

Au bruit de la chanson joyeuse

Du tambourin,

Ma voix sombre et mystérieuse

Dit son refrain :

Je suis bohémienne,

Ivre de liberté,

Sous mes sourcils d'ébène

Rayonne la fierté !

Pour vivre vagabonde,

Je vins sous le ciel bleu

Et je parcours le monde

Sous les ordres de Dieu !

Venez, venez sur la Rambla,

Venez, bacheliers, jeunes filles,

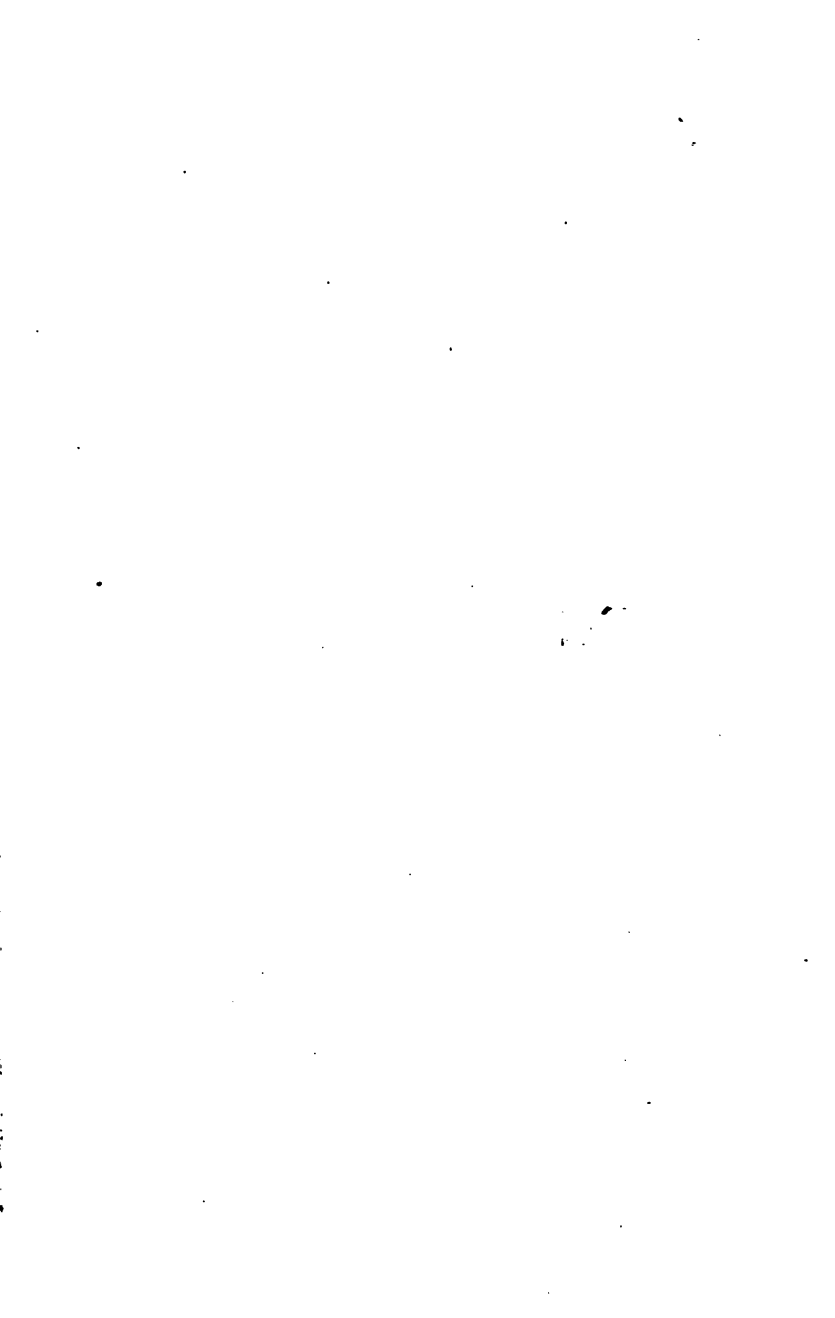
Épouses aux longues mantilles,

Votre bohémienne est là !

De tous elle dira l'histoire,
Près d'elle on ne saurait mentir.
Ce qu'elle dit il faut le croire,
Car son œil noir voit l'avenir !



BRINS D'HERBE



BRINS D'HERBE

Allez, rieuses jeunes filles,
Dispersez-vous, brillants essaims,
Courez, courez sous les charmillles,
Que les fleurs parfument vos seins !
Formez une odorante gerbe,
Mais dans vos ravissants ébats,
Enfants, respectez le brin d'herbe
Qui tout petit se cache en bas !

Sur les brins d'herbe sont des mondes
Qui vivent et prennent l'essor :
L'aurore y met des perles rondes
Que boivent des insectes d'or.
N'écrasez pas tant de richesse ;
Sur chaque brin d'herbe, au réveil,
L'insecte trouve son ivresse,
La perle un rayon de soleil !

Tout est sacré dans la nature !
Oh ! n'allez pas les arracher
Ces tout petits brins de verdure
Que l'oiseau cueille pour nicher.
Enfants, dans un lien mystique
S'unit ce fragilé réseau,
Tout redit un chant poétique,
La perle, et l'insecte et l'oiseau !

PREMIER SOURIRE



PREMIER SOURIRE

A MADEMOISELLE L. F.

C'était le premier soir d'hiver.

Pour la première fois la bise

Sifflait dehors et glaçait l'air.

Dans le foyer la cendre grise,

Du chêne sec que l'on attise

Semblait nous demander l'éclair.

Par quelle étrange imprévoyance
Ne put-on souscrire à ce vœu ?
On avait eu trop confiance
Dans le beau soleil du bon Dieu,
Et le froid étant en avance
L'âtre oublié resta sans feu.

Quoi qu'il en soit, charmantes blondes,
Vous vous groupâtes avec moi,
Autour de ces deux tables rondes
Où, chaque soir, pleines de foi,
Toutes nos âmes vagabondes
Du beau définissaient la loi.

Sur nos fronts, la clarté brillante
De votre lampe aux pieds bronzés
Glissait, comme l'œil d'une amante
Sur de beaux cheveux noirs frisés ;
Parfois sa lueur vacillante
Jetait quelques rayons brisés.

Joyeux, nous feuilletions ensemble
Cahiers et livres entr'ouverts ;
En souriant, même, il me semble
Que vous demandâtes des vers ;
Mais près de vous, parfois je tremble,
Et je rimai tout de travers.

Puis tout à coup un grand silence
Succède à nos propos joyeux.
Pourquoi ?... c'était le froid, je pense.
Oh ! non !... Je vis briller deux yeux
Qui semblaient me dire : Espérance !
Je souris. J'étais amoureux !



A M^{LLE} L. F.



A MADEMOISELLE L. F.

Quand la nature se recueille,
Le soir, quand les brises de mai
Dans l'air font frémir chaque feuille,
Aux parfums d'un souffle embaumé,

Je vais en poursuivant mon rêve,
Chercher sous les arbres en fleurs,

Ce repos qui met une trêve
Aux grands combats de nos douleurs !

Mais d'où vient que l'âme troublée
Je cherche en vain ce doux repos ?
Quand tout chante sous la feuillée
Mon cœur muet n'a plus d'échos.

Autrefois, la première étoile
Qui scintillait dans le ciel bleu,
En déchirant un sombre voile,
Élevait mon âme vers Dieu ;

Quand s'épandaient dans la nature
Des senteurs de rose et de miel,
Je mêlais ma prière pure
A ces parfums qui vont au ciel !

Pourquoi donc mon âme peureuse
Semble-t-elle aujourd'hui douter ?
Et d'où vient qu'une nuit affreuse
La fasse sans cesse hésiter

Un jour, on m'avait dit : Je t'aime !
Tout m'apparaissait radieux,
Tout disait mon bonheur suprême,
Les fleurs, les rayons et les cieux !

La brise avait un doux murmure,
Tous les nids des gazouillements,
Et sous chaque brin de verdure
Couraient de gais bruissements !

Enfant, j'ai voulu croire au songe,
Et j'ai pris pour la vérité
Ce qui n'était que le mensonge,
L'ombre pour la réalité !

Ne t'envole pas, mon beau rêve,
Laisse-moi te suivre dans l'air !
Tu fuis !... Je ne vois qu'une grève
Où toujours monte un flot amer.

Mes pleurs, hélas ! ont fait sourire ;
Alors j'ai banni toute foi,
Je ne voulais prendre ma lyre
Que pour maudire toute loi !

Que le cœur de l'homme est bizarre !
S'il doute, un mot lui donne espoir ;
Un doux rayon, quand il s'égare,
Brille toujours dans son ciel noir !

Vous m'aparôtes comme l'ange
Qui vient pour plaire et pour charmer,
Car votre regard, vague, étrange,
M'a dit, je crois : Tu peux m'aimer !

Sans vous j'allais tomber peut-être

Tout épuisé sur le chemin,

Mais je me suis senti renaître

Au doux contact de votre main !

Et cependant mon cœur hésite ;

Est-ce encor l'erreur du sommeil ?

Est-ce un rêve qui fuira vite

Aux claires lueurs du réveil ?



AIMEZ!



AIMEZ!

Pourquoi cette ombre vague et pâle de tristesse
Vient-elle errer souvent sur votre front si pur ?
Pourquoi votre œil rêveur qui sous le mien s'abaisse,
Refuse-t-il parfois la muette caresse
Qui de mon ciel voilé fait rayonner l'azur ?

Malgré vous, je le sens, vous hésitez encore,
Votre âme est inondée et d'ombre et de soleil

Quelquefois éclairée aux beaux feux d'une aurore,
Elle voit s'effacer dans la nuit incolore
Tous les bonheurs promis par un rêve vermeil !

Et cependant l'amour a des lueurs bien franches,
Tout n'est qu'enivrement sous les cieux embrasés :
Effeuillez en rêvant les pâquerettes blanches,
Écoutez les concerts des oiseaux dans les branches;
Tout frissonne, voyez, sous de chastes baisers ;

Admirez la nature et le souffle qui passe,
Caresse des soirs doux, à travers vos cheveux,
Et le flot qui frémit en ridant sa surface,
Et les bois et les mers et les cieux et l'espace,
Tout dit à votre cœur de suaves aveux !

Laissez aller votre âme à ce noble vertige
Qui fait tout palpiter sous des élans d'amour :
Aimez, toujours aimez, dit la fleur sur sa tige,

Aimez, répète encor l'insecte qui voltige,
Aimez, disent en chœur tous les rayons du jour !

Et moi, je veux mêler les accords de ma lyre
Aux transports amoureux de ces chants éclatants,
Je veux, je veux aussi dans un joyeux délire,
Sous le feu de l'amour dont ma strophe s'inspire
Vous dire aussi d'aimer comme on aime au printemps !



ESQUISSE



ESQUISSE

A MADEMOISELLE L. F.

Dans nos plus douces confidences,
Lorsque nos deux esprits rêveurs
Sondaient les horizons immenses,
Où se perdaient nos jeunes cœurs,
Je n'ai jamais voulu lui dire
Qu'elle était jolie au soleil,
Car ce n'est pas pour son sourire,
Ni pour ses grands yeux où se mire

Le ciel si pur que l'on admire,
Que l'amour me tient en éveil !

Pourtant sa lèvre dédaigneuse
Possède un charme qui ravit,
Et j'aime sa bouche moqueuse
Où vient voltiger tant d'esprit :
J'aime sa petite narine
Qu'un doux baiser fait dilater,
J'aime le pli qui se dessine
Près de sa paupière mutine,
Quand mon regard qui la lutine
La fait doucement clignoter.

Mais à tout cela je préfère
Son cœur riche d'autres trésors,
Dans la femme qui vous est chère,
Qu'importe la beauté du corps ?
Pour marcher à travers la vie,
Vers les chagrins de l'avenir,

Quand sur vous doit baver l'envie,
J'aime mieux le cœur d'une amie
Qui me rendra l'âme ravie,
Et qui saura tout rajeunir !

Pourtant j'aime ses yeux qui brillent,
Dans ma nuit lançant des éclairs,
Comme ces phares qui scintillent
Au loin sur les brumes des mers !
J'aime encor sa gentille oreille,
Et cette boucle de cheveux
Qui vole autour comme une abeille
Près d'une fleur blanche et vermeille,
Et coquette qui s'émerveille
De ses contours capricieux !

Mais qu'est cela près de son âme
Ce riche écrin plein de rubis,
Tout parfumé d'un pur dictame,
Tout émaillé de fleurs sans prix ?

C'est une brillante étincelle
Qui m'embrasa de son éclat ;
C'est une blanche tourterelle
Qui pour moi seul ouvrit son aile,
A travers la sphère éternelle
Où mon tendre amour l'appela !

Pourtant rejetée en arrière,
Sa tête est belle à rendre fou :
Le feu rayonne en sa paupière,
L'orgueil ondule sous son cou !
Elle n'est ni brune, ni blonde,
Mais j'ai bien vu sur ses cheveux,
Lorsque la lumière l'inonde,
Tels reflets où le noir abonde
Tels autres aussi blonds qu'une onde
Où le soleil baigne ses feux !

Mais j'oubliais dans ma folie
Que rien n'est plus fade en amours,

Que de redire : elle est jolie,
Lorsque l'on doit aimer toujours !
Or maintenant nul ne l'ignore
Ce secret que l'amour surprit ;
Tu sais pourquoi, rayon qui dore,
Mon cœur s'ouvrit à ton aurore ;
Oh ! tu sais pourquoi je t'adore,
Pour ta beauté, pour ton esprit !



UNE FLEUR

PAR LA POSTE



UNE FLEUR

PAR LA POSTE

Connaissez-vous plus doux message
Qu'un fin carré de papier bleu,
Où ne se lit nul griffonnage,
Mais où l'on voit sur une page
Se détacher, comme un aveu,
Une fleur dans son vert corsage ?

Quel magique alphabet, les fleurs !

Dieu s'en est servi pour écrire

Sur un livre aux mille couleurs,

Où tout amour, toutes douleurs,

Ont eu partout pour se traduire,

Rayons, parfums, rosée en pleurs !

Oh ! n'est-ce pas, fleur embaumée,

Que tu connais sa douce voix ?

Et que sa bouche mi-fermée,

Sous son haleine parfumée,

T'a fait frissonner bien des fois

Comme sous une brise aimée ?

Viens ! que je t'embrasse à mon tour !

Sur toi, mes deux lèvres peut-être

Retrouveront, brûlant d'amour,

Les doux baisers que l'autre jour

Elle a posés sur cette lettre,

En rêvant à ceux du retour !

LOIN D'ELLE



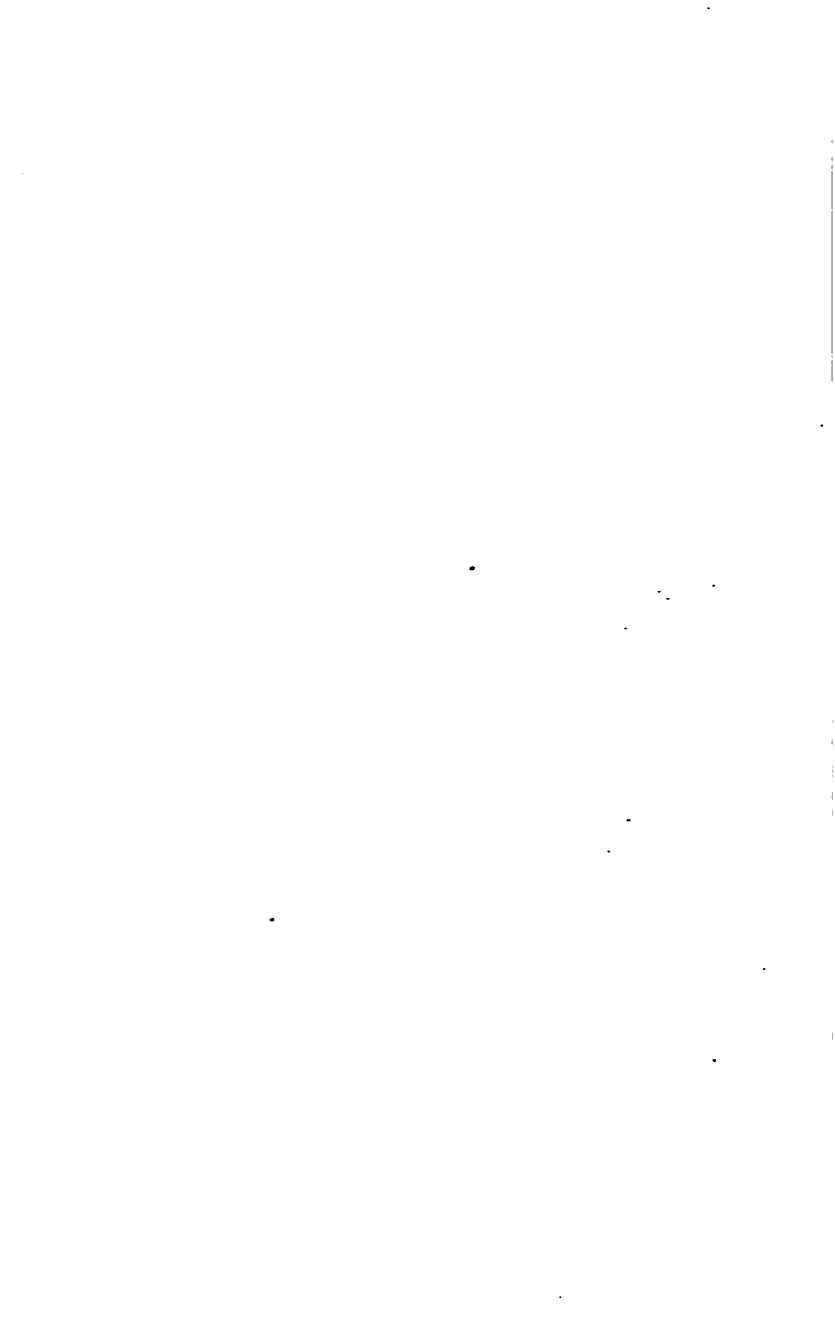
LOIN D'ELLE

J'ai vu les premières fleurs blanches
Argenter le vert des buissons,
J'ai vu le printemps sur les branches
Ramener les nids, les chansons;
Oh! que la nature était belle
Dans l'ivresse de son réveil,
Et pourtant je disais : loin d'elle,
Plus de parfums, plus de soleil!

Dans le fin corsage des roses,
Chaque nuit, amants adorés,
Se murmurant de douces choses,
Dorment les insectes dorés :
J'entends des frémissements d'aile
Que les brises portent aux cieux,
Et je maudis, étant loin d'elle,
Tous ces baisers délicieux !

Et cependant les herbes folles,
Les chants d'oiseaux, les églantiers,
Les mystérieuses paroles
Qu'on entend dans tous les sentiers,
Cette poésie éternelle
Donna toujours des rêves doux !
Pourquoi rêver ?... Je suis loin d'elle,
Songes trompeurs, envolez-vous !

HENRY MURGER



HENRY MURGER

Je l'aimais bien sans le connaître !
Qui n'eût aimé ce gai printemps
Dont le soleil a fait renaitre
L'espoir dans les cœurs de vingt ans ?
Car pour lui, sa plus chère idole
Fut la jeunesse à tête folle,
Qui dans le rire et la chanson
Nargue la faim aux traits sévères,

Et découvre au fond des grands verres
L'oubli qui trompe la raison !

O bon Murger, tu l'as connue
L'insouciantte pauvreté,
Cheveux aux vent et demi-nue,
Mais fière de sa liberté !
Tu voulus vaincre cette infâme
Qui te rongait le corps et l'âme,
Tu l'enchaînas avec des fleurs ;
La faim, tu la fis ton esclave,
Et ton esprit, riantte épave,
Flottait gaiment sur tes douleurs !

Poète, une larme peut-être
En chantant te montait aux yeux,
Mais tu savais rester le maître,
Tu nous disais : je suis joyeux !
Et brillant était ton sourire,
A travers les pleurs du délire,

Comme l'or d'un nouveau soleil
Se mirant, aux pointes des branches,
Dans un fouillis de perles blanches
Qui s'illuminent de vermeil !

Épris d'amour, dans tes ivresses
Oubliant la réalité,
Tu te plaisais dans les caresses
Que donne l'infidélité !
Tu savais les femmes volages,
N'aimant que leurs soyeux corsages
Où les diamants à leur cou ;
Quand une disait : je t'adore !
Railleur, tu souriais encore...
Mais bah ! tu l'aimais comme un fou !

Et puis tu reprenais ta lyre !
Insouciant du lendemain,
Tu nous racontais le martyre
De ceux qui chantent pour du pain !

Ta muse inspirée et féconde
Alors créa ce nouveau monde
Qui déjà te rend immortel :
Car l'intelligente Bohème,
Aux longs cheveux à face blême,
T'a nommé Dieu sur son autel !

Dans les longs plis de ton suaire,
Toi seul emportes les secrets
De poétiser la misère,
De glorifier les regrets !
Nous conserverons ton beau livre
Comme un parfum qui nous enivre,
Oh ! mais que nul n'aille tenter
De te suivre dans cette route
Où tu n'as trouvé que le doute,
Seul, Murger, tu savais chanter !

AVEU



AVEU

Je cueillis une pâquerette

Tout en rêvant,

Et j'effeuillai sa collerette

Au gré du vent...

Ôh ! si je pouvais vous redire

Le doux aveu

Que m'a fait la brise en délire
Sous le ciel bleu !

Puis j'écoutai tous les murmures,
Les mille voix
Que l'on entend sous les ramures
Au fond des bois...

Oh ! si je pouvais vous redire
Le doux aveu
Que m'a fait la brise en délire
Sous le ciel bleu !

Bien bas, bien bas, les pâquerettes
Parlaient d'amours,
Et puis les brises aux fleurettes
Disaient : toujours !

Et maintenant faut-il vous dire

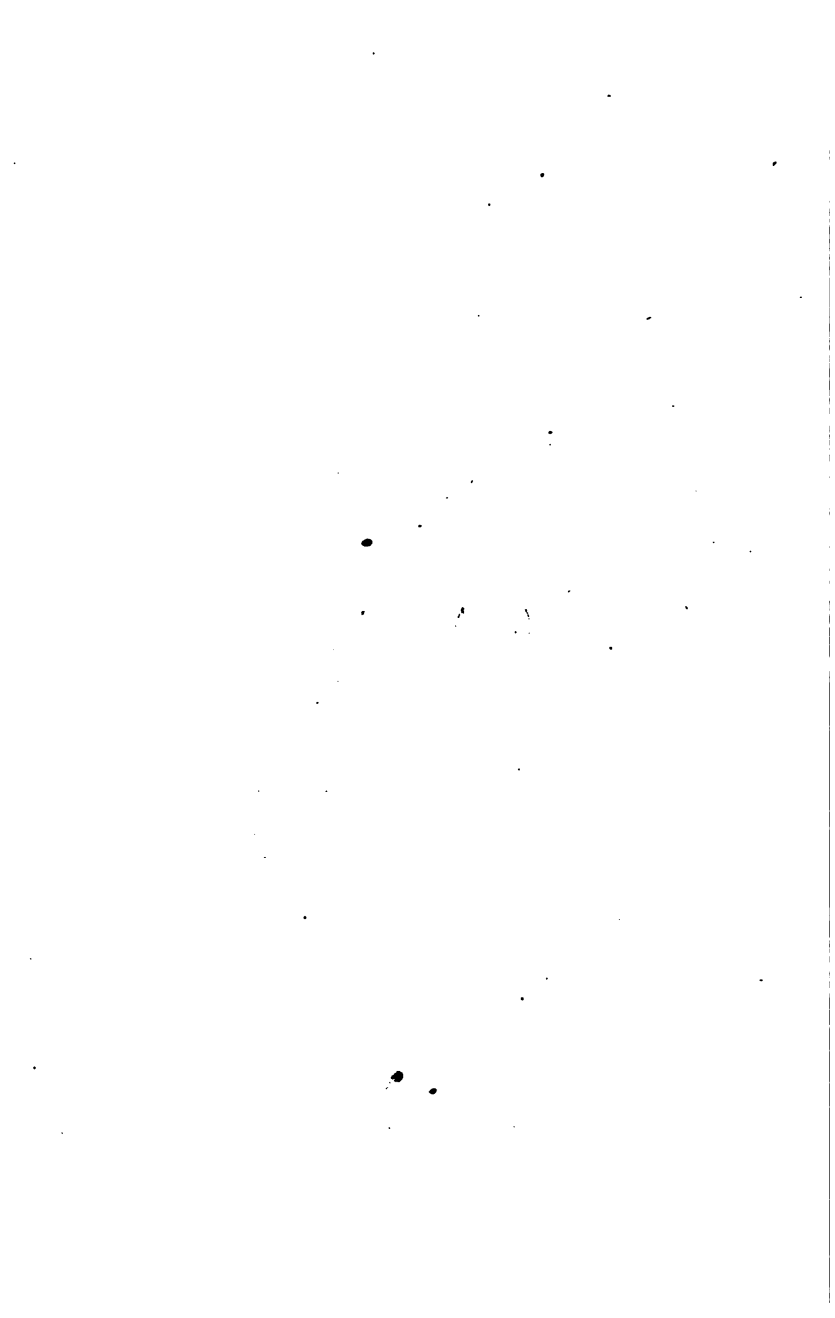
Le doux aveu

Que rêve mon cœur en délire

Sous le ciel bleu ?



À M A R A



A M A R A

Pourquoi m'as-tu souri, muse des grands espoirs ?
Que te faisait, dis-moi, que mes cieux fussent noirs ?
En ignorant le jour, j'ignorais les ténèbres !
Ce sont les chants joyeux qui font les chants funèbres !
Si tu m'avais laissé dans mon obscurité,
Je n'aurais pas pleuré par les sombres orages,
Moi, l'aveugle blasé, dans la nuit abrité,
Tous les rayons perdus aux gouffres des nuages !

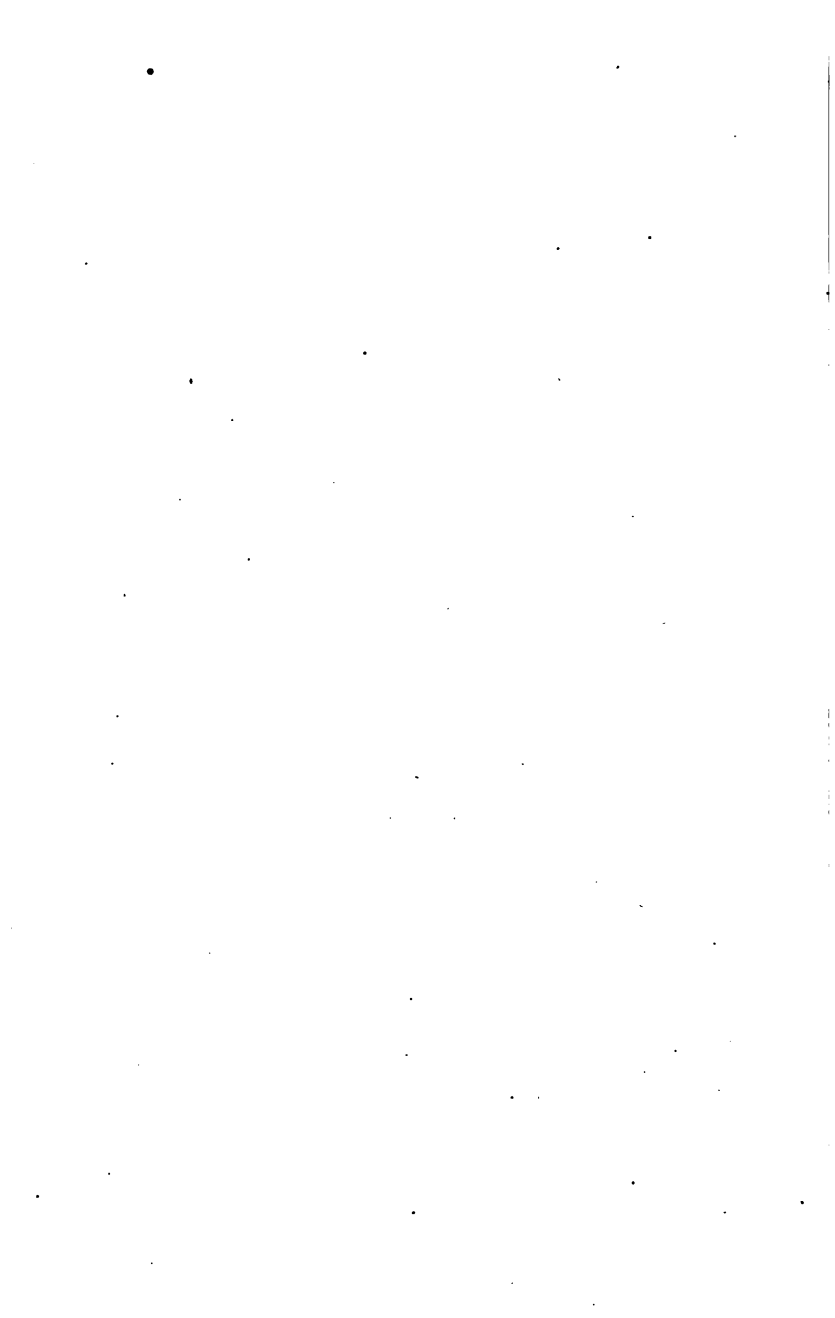
Mais un jour tu donnas, ma rieuse, un baiser :
Mon trouble depuis lors ne se peut apaiser,
Et je cherche partout tes deux lèvres vermeilles,
Comme les fleurs à miel que cherchent les abeilles,
Et je t'aime, et j'espère, et je vais au printemps,
Et je rêve, affolé, des nuits enchanteresses
Où j'embaume mes doigts aux parfums de tes tresses,
Oh ! qu'il est bon d'aimer une muse à vingt ans !

Et j'ai voulu te croire, espérance perfide !
J'ai fixé mon regard au bleu des horizons,
Enivré de soleil, ce fleuve d'or limpide,
J'ai cru que ton beau ciel était sans trahisons !
Mais aux bruyants éclats des foudres éternelles,
Ainsi que l'aigle roi dont on brisa les ailes,
Je retombai sur terre, inerte, désolé,
Pleurant l'espace libre où fier j'avais volé !

A la place du cœur, cette sanglante ébauche,
Que n'ai-je un marbre froid sous la mamelle gauche ?

Mais moi, j'ai du sang rouge et des laves de feux
Qui tordent ma poitrine en soubresauts affreux,
Et j'appelle la muse, et j'ai d'ardentes fièvres,
Et mon âme tressaille, et dans ses grands élans,
J'ai des mots inconnus qui dévorent mes lèvres,
Comme le sirocco dans les déserts brûlants !

Oh ! ceux-là sont heureux dont l'âme est insensible !
Qui, le soir, n'ont jamais regretté le matin,
Et dont le cœur blasé n'est qu'une dure cible
Où viennent s'émousser tous les traits du destin !
Que ne puis-je comme eux, méprisant toutes choses,
Écraser, sans pâlir, les herbes des sillons,
Railler cyniquement quand s'effeuillent les roses,
Et voir, sans frissonner, mourir les papillons !



TABLE



IAMBES.

Préface	3
Tam-Tam	7
Paris-Jongleur	17
L'Égout	27
Versez !	37
Hommes et joujoux	51
La Chair.	65
Pensées sur Rolla	81
John Brown	91

FANTAISIES

Fantaisie	99
Une Espérance	103
Novembre	111
Pensées sur la Charité	117
La veille de Noël	123
Larmes	137
Consolation.	143
Les Contrastes.	149
Rêve	157
Découragement	165
Crayonné au bal masqué	169
Juanita	175
Hélène	181
La Bonne Aventure.	187
Brins d'herbe.	195
Premier sourire.	199
A M ^{lle} L. F	205

Aimez.	213
Esquisse.	219
Une fleur par la poste	227
Loin d'elle.	231
Henry Mürger.	235
Aveu.	241
Amara.	247

FIN



2;

Vet Fr. III. 1. 15.

